

Edme Calabre

Pêtre de l'Oratoire

Entré: 1682

Né à Troyes, le 4 mai 1665.
(Aube)
Mort à Soissons, le 13 juin 1710.
(Aisne)

Notes biographiques et bibliographiques

E. P. Bonnardet

Pêtre de l'Oratoire

Archiviste

Voir :

Adry : B. II, p. 13.

Bicaïs : B. II, p. 83.

Bonardi, p. 159.

Cloyseault : Hénologe, p. 351.

" Vies : B. III, p. 283, notice

" Catalogue, p. 578.

Socard : Biographie des personnages remarquables de Troyes et du département de l'Aube, Troyes, Lacroix
1882, in 12, p. 73.

Quénard :

Bibliographie catholique

Grosley : Les Troyens illustres, 1812

Morel

: Dict. de boissons

Chandon et Delandine : Dict. historique, Paris, Meunier, 1821, B. V, p. 325.

Marcel Villet : Dict. de spiritualité, Paris, Beauchesne, 1937, fascicule VII, p. 16 Article Molitor

Ingolot : suppl. à l'essai de bibliog. oratoire

Richard et Girard, Dominicains : Biblioth. sacrée

Marquis de Rochambeau : Biographie vendômoise, Paris, H. Champion, 1884, I, 276.



*In Suauitate in Spiritu Sancto.
in charitate non ficta in verbo veritatis
in virtute Dei II Corinth 6.*



COM. JULY
DEPT. 18 3000

no 24c





J. Ph. LeBas sculp.

P. Edme Calabre

Né à Troyes en 1665, mort en 1710.

V.

Cloyseault.

- + *Homélie ou paraphrase du Psaume L. exhortation, en forme d'instruction, très utile pour retourner à Dieu.* Paris 1695 in 18.
- Plus de 50 éditions.
- * le même. Paris, 1715 in 18.
 - * le même. Paris, 1716, chez Pierre Witte. 106 p. avec portrait. —
 - * le même. Paris, 1719 in 14. —
 - * le même. Paris, 1729. in 18. Pierre Witte. Nouvelle édition, portrait par Scotin, 270 pages. —
 - * le même. Paris, 1748 in 12. Hérisant. on trouve à la suite de cette édition : les règles à observer dans la Société des Adonneurs de Jéhus expirant. —
 - * le même en forme d'instruction, utile à toutes les personnes qui désirent retourner à Dieu par une solide pénitence ; avec une pratique pour aider J.C. expirant, composée par le feu R. P. Edme Calabre. Nouvelle édition, augmentée des psaumes de la pénitence, avec 7 prières qui en renferment l'esprit, et des litanies de J.C. pour les pécheurs et les pénitents, tirées de l'écriture. A Paris, chez Jean Bb. et Claude Hérisant 1748 petit in 12 (avec et sans portrait). avec approbation et privilège du roi.
 - * le même. Paris. Leoffre 1847. in 32. Cette édition avait la 31^e page la *Bibliographie catholique* (Bourcier 1861 in 12. 3^e suppl. p. 38) Guérard l'a cependant omis. —

Le P. Calabre a été envoyé au séminaire de Soissons par ordre du conseil du 10 oct 1696.
 Peu de temps après il écrit à Lyon au P. Vincent Pelaut qui s'y trouve alors
 la lettre que cite Cloyseault p. 313 de la notice.

Cette lettre est écrite de Soissons après l'arrivée de Calabre dans cette ville, pour fin 1696
 La 1^{re} édition de l'ouvrage est donc
 celle de Lyon 1697 in 18.

Celle de Paris 1695 n'est pas mentionnée par Bougerel, ni par Adry.

Le P. Calabre fonde la Société des adonneurs de Jéhus expirant, confrérie approuvée par Clément XI

LE PÈRE

EDME CALABRE

(1665-1710)

SOMMAIRE. — Le caractère de son esprit. — Sa naissance. — Ses classes. — Sa piété. — Sa vocation. — Son institution. — Il étudie en théologie. — Son relâchement. — Son changement. — Ses austérités. — Il reçoit les ordres sacrés. — Il célèbre sa première messe. — Il est préfet des pensionnaires de Vendôme. — Son détachement pour ses parents et pour son pays. — Il enseigne la théologie. — Son zèle. — Sa soumission à ses supérieurs. — Son exactitude à tous les exercices. — Son application et sa vigilance sur les ecclésiastiques. — Son zèle à leur inspirer l'amour pour la pénitence et l'horreur pour l'impureté. — Combien il leur recommandait d'être humble. — Combien il leur recommandait la modestie. — Combien il leur recommandait la retraite, l'étude et l'oraison. — Le soin qu'il prenait de leur conduite. — Il fonde une bibliothèque pour les pauvres ecclésiastiques. — Son horreur pour les méchants livres. — Son zèle pour les jeunes clercs. — L'établissement d'un petit séminaire à Soissons. — Son zèle pour les écoliers. — Sa patience dans les calomnies et les injures. — Histoire d'un religieux apostat. — Son amour pour les bons prêtres. — Son talent pour la prédication. — Son humilité. — Sa charité. — Son assiduité au confessionnal. — Sa ferveur dans la prière. — Son respect pour le saint sacrifice de la messe. — Son amour pour Jésus-Christ. — Sa dévotion à la Passion de Notre-Seigneur. — Sa dévotion pour le renouvellement des vœux du baptême. — Son amour pour la sainte Écriture. — Son estime pour les ouvrages du cardinal de Bérulle. — Ses retraites annuelles. — Ses austérités. — Sa dernière maladie. — Sa mort. — Combien il a été estimé pendant sa vie et après sa mort.

Dieu a bien voulu nous proposer dans la personne du P. Edme Calabre, prêtre de l'Oratoire, le modèle ac-

compli d'un parfait directeur de séminaire. Il lui avait donné pour cela tous les talents et toutes les qualités nécessaires : beaucoup d'esprit et de science, une grande piété et un zèle extraordinaire, une parfaite connaissance de l'esprit ecclésiastique et de la discipline des Conciles, avec une application merveilleuse à y former les jeunes clercs ; une prudence rare, un jugement solide, un cœur tendre et généreux, toujours prévenant et attentif à faire plaisir. Il était doux, humble et charitable à leur égard, mais très austère, pénitent et mortifié pour lui. Il avait un talent singulier pour annoncer la parole de Dieu, soit par des sermons, soit par des conférences ecclésiastiques ; une éloquence si aisée et si juste, que l'on ne pouvait s'empêcher d'entrer dans ses sentiments et de céder à ses raisons. Vivement pénétré de la crainte des jugements de Dieu, il l'imprimait dans les cœurs de ses auditeurs avec des paroles pleines de feu. Toujours recueilli en la présence de Dieu, mort au monde et insensible à tout ce qui flatte la nature ; l'oraison était l'occupation continuelle de son esprit et de son cœur ; toutes choses lui en servaient de sujets. La modestie édifiante de tout son extérieur n'était qu'un effet de son recueillement et de son application continuelle à la prière.

Il naquit à Troyes en Champagne le quatrième de mai, jour de sainte Monique, de l'an 1665. Il reçut le nom d'Edme au baptême dans la paroisse de Saint-Jean. Son père s'appelle Gaspard Calabre et sa mère Jacqueline Legrin, personnes d'une probité et d'une piété non communes. Ils ont eu la consolation pendant sa vie d'être témoins d'une infinité de bonnes œuvres et de pratiques de piété qu'ils lui ont vu exercer, et auxquelles même ils ont eu souvent part, et après sa mort de le voir estimé et honoré de tout le monde pour un saint ; consolation la plus grande qu'un père et une mère puissent avoir en

cette vie. Sa mémoire a été en si grande vénération aussitôt après son décès, qu'on a été obligé de faire graver son portrait, pour contenter la dévotion d'une infinité de personnes qui ont souhaité l'avoir pour se souvenir continuellement des saints avis qu'il leur avait donnés¹. Il n'est pas le seul de sa famille qui ait laissé une grande odeur de sainteté en mourant. Il a eu un grand-oncle maternel parmi les capucins, qui pendant sa vie a été un parfait modèle de la perfection religieuse, et qui après sa mort a été honoré comme un saint. Il a eu une grande-tante, religieuse de la Visitation, qui a été supérieure du monastère de Troyes pendant dix-huit ans, et qui a conduit cette communauté avec tant de piété et d'édification, qu'après sa mort on a écrit un abrégé de sa vie, où l'on voit des exemples de vertu qu'on ne peut trop admirer. Mais l'on peut dire que notre saint prêtre avait recueilli en lui toute la succession des vertus de ces deux parents. Car il a exercé sur son corps innocent des austérités et des mortifications qui surpassent toutes celles qui se pratiquent parmi les capucins, et il a eu une dévotion, une douceur et une charité aussi ferventes qu'on l'ait jamais remarqué dans les plus véritables enfants de saint François de Sales.

Il a fait toutes ses classes sous les PP. de l'Oratoire, au collège de Troyes. Il avait une pénétration d'esprit, une mémoire si heureuse, et une si grande ouverture pour les sciences, qu'il était les délices de ses maîtres et l'admiration de ses compagnons. Il remportait tous les prix qui se distribuaient aux écoliers pour les animer à l'étude. Il ne se faisait jamais aucun jeu classique qu'il n'y eut l'un des principaux personnages, dont il s'acquit-

¹ Ce portrait, fort beau, a été gravé par Tardieu. On en trouve aussi un de plus petite dimension en tête de certaines éditions sa paraphrase du *Miserere*.

taut toujours avec tant de succès qu'il en était admiré de tout le monde. Mais ce qui est le plus surprenant, est que quand il avait quatre ou cinq cents vers à réciter, il suffisait qu'il les lût deux ou trois fois pour les savoir.

Après son cours de philosophie il étudia en théologie, et n'étant encore âgé que de dix-sept ans, il en soutint une thèse au mois de juillet de l'an 1682, avec tant de succès, que tous ceux qui en furent témoins concurent dès lors qu'il serait un jour un homme de mérite extraordinaire.

Dès ses plus tendres années il était pénétré d'une crainte continuelle d'offenser Dieu. Il avait une horreur du péché si vivement imprimée dans le fond de son âme, qu'il en évitait avec tous les soins possibles les moindres occasions et apparences. Ce qui était cause que n'étant encore que dans ses basses classes, il fuyait la compagnie des autres écoliers, de peur d'en rencontrer quelqu'un de déréglé, qui l'entraînât en quelque mauvaise compagnie ou qui le fit offenser Dieu. On lui demanda un jour pourquoi il ne fréquentait aucun de ses compagnons de classe et qu'il était presque toujours seul. Il ne répondit autre chose, sinon qu'il aimait Dieu et qu'il craignait le péché.

Pendant tout son cours de philosophie et de théologie, il pensa souvent en lui-même à l'état de vie qu'il devait embrasser pour le reste de ses jours. Ses parents, qui étaient des personnes de piété et craignant Dieu, le laissèrent entièrement libre sur ce choix et ne lui témoignèrent jamais souhaiter autre chose de lui, sinon qu'il prît le parti qu'il croirait lui être le plus convenable pour son salut. Cependant, comme il ne leur rendait aucune réponse sur cela, et qu'ils le voyaient déjà grand et avancé dans ses études, ils ne laissaient pas d'être en

peine de ce qu'il leur paraissait indéterminé. Mais sans leur en rien témoigner il faisait plusieurs confessions et communions, pour demander à Dieu la grâce de connaître sa volonté, et il ne passait point de jour qu'il ne fit plusieurs prières à cette intention.

Dans ce temps Dieu se servit d'un moyen singulier pour le déterminer entièrement à se consacrer à son service. Un des voisins de la maison de son père étant dangereusement malade, il entra chez lui pour le voir lorsqu'on lui portait le viatique; il vit un homme dans la fleur de son âge à l'agonie, une femme désolée et des enfants fondant en larmes. La vivacité de son esprit lui fournit dans ce moment cent et cent réflexions sur la brièveté de la vie, l'inconstance des choses humaines et les suites terribles de la mort; la grâce agit si fortement dans son cœur à ce spectacle, que dès lors il résolut de renoncer entièrement au monde et d'embrasser l'état de vie le plus saint et le plus sûr pour son salut.

Il partit de Troyes, dans cette pensée, pour Paris avec avec son oncle le P. Legrin¹, prêtre de l'Oratoire. Il y examina sérieusement, pendant son séjour, toutes les différentes communautés ecclésiastiques et religieuses qu'il connaissait, leurs vies, leurs observances et leurs emplois; et après plusieurs et longues réflexions, il crut qu'il n'y en avait point qui lui convînt mieux que la congrégation de l'Oratoire. Son esprit propre est la connaissance, l'amour et la piété singulière pour JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur et pour la sainte Vierge sa mère, et sa fin principale, de travailler à rétablir dans l'Église

¹ Nous ne savons de cet Oratorien que fort peu de chose. Entré dans la Congrégation vers 1675, il séjourna successivement à Dieppe, à Marines et au Saint-Esprit de Troyes, où il mourut le 13 septembre 1715.

le premier esprit et la première sainteté du sacerdoce de JÉSUS-CHRIST. Ces deux motifs le touchèrent puissamment et le déterminèrent à embrasser ce saint état. Il en fit la proposition à son oncle, qui, après avoir sondé soigneusement toutes les dispositions de son cœur, ne douta point que cette pensée ne vînt de Dieu, et que sa vocation ne fût très sainte. Il en écrivit à ses parents, qui, quoiqu'ils l'aimassent tendrement et qu'ils crussent que s'il était resté dans le monde, il aurait pu être un grand appui pour leur famille, en firent pourtant par piété un sacrifice très volontaire à Dieu. Ensuite son oncle le mena à l'Institution, et il y fut reçu le jour de la Présentation de la sainte Vierge de l'an 1682.

Depuis ce temps il passa tous les ans ce jour avec une dévotion singulière, se consacrant de nouveau au service de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge, relisant les règlements de la Congrégation, et les résolutions saintes qu'il avait prises à la fin de son institution. Ce qui n'a pas peu contribué à le conduire au degré de perfection et de sainteté où il est depuis arrivé.

Son institution fut pour lui un second baptême et une véritable régénération spirituelle, où il devint une nouvelle créature en JÉSUS-CHRIST. Il y renonça au péché et au monde et il s'y consacra de nouveau à Dieu, avec cette différence, qu'il le fit avec une parfaite connaissance, une entière liberté d'esprit et une ferveur extraordinaire, ce qu'il n'avait pu accomplir dans sa première régénération; Dieu lui fit la grâce d'y éprouver toutes les douceurs et les consolations dont il favorise ordinairement les âmes innocentes quand elles commencent de se donner à lui. Tous les exercices, même ceux qui semblent les plus pénibles, lui étaient agréables; il s'y portait avec joie et une ferveur qui en donnaient aux autres de l'amour. Il se plaisait singulièrement aux lectures de

piété. Il lut pendant cette année une bonne partie des œuvres de Grenade. Son cœur était toujours occupé de quelques saintes pensées dont il s'élevait à Dieu par différents actes, soit d'amour, d'adoration, de crainte ou d'humilité. Cependant il se plaignait souvent à son directeur qu'il ne savait pas faire oraison, et il le priait humblement de lui apprendre quelque méthode dont il pût se servir, quoique tout le jour fût une oraison continue pour lui. Dans le temps de la méditation il demeurait immobile, et la moindre vérité sur JÉSUS-CHRIST touchait tellement son cœur, qu'elle suffisait pour lui faire produire mille actes différents. Il passa de la sorte son année d'institution, et il en sortit presque aussi purifié que des eaux du baptême.

On l'envoya étudier à Saumur, dans la maison de Notre-Dame-des-Ardilliers. Il y a dans l'église de cette maison une image miraculeuse de la sainte Vierge à laquelle on a une grande dévotion. On y voit arriver tous les jours de très loin des personnes en pèlerinage pour l'invoquer. Il s'y fait de temps en temps des guérisons miraculeuses, qui ne contribuent pas peu à augmenter cette dévotion. Mais les grâces spirituelles que la sainte Vierge y répand sont beaucoup plus grandes et plus fréquentes. Car on ne peut exprimer les conversions surprenantes qui s'y font, et le nombre des pécheurs invétérés qui ont été entièrement changés par des neuvaines qu'ils y ont faites ou qu'ils y ont fait faire pour eux. Il y a dans cette maison une école de théologie pour les confrères de l'Oratoire, afin qu'ils puissent en même temps cultiver la science et la piété, et qu'étant sous la puissante protection de la sainte Vierge, ils ne s'appliquent pas moins à remplir leurs cœurs des flammes de l'amour divin que leurs esprits des sublimes connaissances de la religion. Le confrère Calabre s'y distingua entre tous ses confrères

par la beauté de son esprit, par son application à l'étude et par sa rare piété. Il eut un soin singulier d'aller souvent devant l'image de la sainte Vierge, pour y répandre son cœur par de ferventes prières ; et quoique pour lors il ne fût pas encore arrivé à ce degré de perfection auquel on l'a vu depuis, cependant il ne laissait pas d'être un exemple de modestie et de régularité dans la maison.

Après y avoir demeuré deux ans, il fut destiné pour commencer les humanités et enseigner la sixième dans le collège de Beaune. Dieu, dont les desseins éternels sur les élus sont impénétrables, permit que ce jeune confrère, qui jusqu'alors avait mené une vie si exemplaire et si fervente, tombât dans une si grande dissipation et dans un tel relâchement, qu'il donna lieu à son supérieur de lui faire plusieurs corrections et à la fin de le renvoyer chez ses parents¹ : la divine Providence l'ayant ainsi ordonné soit pour le tenir tout le reste de sa vie dans une profonde humilité, soit pour lui donner lieu de retourner à lui avec une grande ferveur, et d'embrasser une vie plus austère et plus pénitente.

Son heureuse mémoire et sa grande ouverture pour les sciences contribuèrent beaucoup à son relâchement, car d'un côté concevant tout ce qu'il lisait et n'oubliant rien de ce qu'il avait une fois lu, il apprenait beaucoup en très peu de temps ; ce qui était cause qu'il n'était pas obligé d'étudier aussi longtemps que les autres, et d'un autre côté la beauté de son esprit, lui faisant goûter beaucoup plus de plaisir dans la lecture des poètes et des auteurs profanes, lui fit perdre le goût de la lecture de l'Écriture sainte et des livres de piété. Ce qui le jeta in-

¹ Le registre du Conseil (*Arch. nat.*, MM 588, p. 194) donne à ce retour du P. Calabre à Troyes, le prétexte de « prendre l'air natal et rétablir sa santé ».

sensiblement dans la tiédeur et dans le dégoût pour l'oraison. Il s'absenta souvent de celle qui se fait en commun, et il négligea entièrement celles qui sont prescrites en particulier. La retraite et le silence lui étaient insupportables. Tout son plaisir était de causer, de rire et de plaisanter, et ne pouvant pas le faire seul, il détournait tous ceux de la maison et y causait un dérèglement presque général. Son supérieur, homme sage et prudent¹, n'oublia rien pour le ramener à son devoir; mais tous ses soins et ses avis furent inutiles. Le temps que Dieu avait ordonné pour le faire rentrer en lui-même n'était pas encore venu; ce qui obligea à la fin de l'année de le renvoyer à Troyes chez ses parents, et de donner avis au P. Legrin, son oncle, du relâchement dans lequel il était tombé. Ce vénérable prêtre de l'Oratoire lui en fit de fortes corrections, et y ajouta même des menaces qui firent quelque impression sur son esprit. On l'envoya enseigner la cinquième à Vendôme². Il y fut un peu plus retenu, mais non pas sitôt changé. Il y trouva un Père de l'Oratoire d'une piété éminente et d'une charité non pareille, qui par ses saints exemples et par ses bons discours, contribua beaucoup à le ramener peu à peu à son devoir³; mais ce qui acheva l'heureux changement de vie qu'on a admiré en lui jusqu'à la mort, a été l'histoire suivante.

Un de ses écoliers étant tombé malade, il alla le voir.

¹ C'était le P. Jean de La Noue. Entré à l'Oratoire vers 1670, cet oratorien avait successivement résidé au Mans, aux Ardilliers, à Amiens, à Beaune, à la Rochelle, à Orléans et à Troyes. En 1705, il fut nommé visiteur, exerça cette charge pendant six ans et mourut supérieur d'Angers, le 28 mai 1713.

² Trois mois après avoir quitté Beaune.

³ C'est sans doute du P. Louis Dupin que le P. Cloyseault veut parler ici. Au moins ce saint prêtre, dont on a vu la *Vie*, p. 181, était-il à Vendôme en 1686.

Il entra dans sa chambre et s'approcha de son lit pour le consoler. Cet enfant, sans rien dire, le regarda fixement et ensuite s'écria de toutes ses forces : « Qu'est-ce que je vois ? Je vois un diable. » Ce fut un coup de tonnerre pour lui. Il fut effrayé de cette parole, et comme si des écailles lui fussent tombées des yeux, tout le relâchement de sa vie passée se présenta à son esprit, et il lui sembla voir son âme couverte d'une laideur épouvantable. Il se retira en sa chambre, où il se prosterna le visage contre terre. Il pleure, il gémit, il soupire pendant un long silence. La grâce qui opérait dans son cœur durant ces heureux moments le changea tellement, que dès lors il se condamna à des austérités et à des mortifications si effroyables, que le seul récit en fait frémir.

Il ne couchait que sur les carreaux, passant une partie de la nuit à prier et à pleurer, et le peu qu'il donnait au sommeil était encore interrompu par de sanglantes disciplines. Il obtint de son supérieur la permission de demeurer devant le saint Sacrement jusqu'à onze heures du soir et d'y retourner sur les trois heures du matin. Il portait continuellement le cilice, auquel il ajoutait deux ou trois ceintures de fer hérissées de pointes qui lui entraient dans la chair, en sorte qu'il ne pouvait se remuer ni faire le moindre mouvement de son corps sans ressentir quelque nouvelle douleur. Toute sa nourriture consistait dans du pain, dont il ne mangeait pas même autant qu'il en avait besoin. Il y ajoutait quelquefois en façon de salade des herbes crues, les plus amères et les plus insipides qu'il pouvait trouver dans le jardin. Il se priva entièrement de vin, et comme de toutes les mortifications des sens la plus insupportable est la soif, il passait quelquefois plusieurs jours de suite sans boire, quoiqu'il fût échauffé et altéré à un point qu'on ne peut concevoir. Il n'y a que ceux qui ont éprouvé cette sorte

de mortification qui en connaissent la rigueur. Dans les premières années de sa conversion, les hivers furent extrêmement rigoureux, et non seulement il ne s'approcha jamais du feu pendant ce temps pour se chauffer, mais encore il ne changea point d'habit et il ne fut pas plus couvert qu'en été. Il en fut si incommodé, que les extrémités de son corps en furent gelées et que peu s'en fallut que la gangrène ne s'y mît. Il gardait un perpétuel silence, ne parlant que par une pure nécessité. Son esprit était continuellement occupé ou de la mort, ou de l'éternité, ou de la rigueur des jugements de Dieu. Il était insensible à toutes les affaires de la terre, et quand on parlait en sa présence de quelques nouvelles, il y faisait si peu de réflexion, qu'il n'entendait pas même ce qu'on disait. Nous ne rapportons de ses austérités que ce qu'il n'a pu cacher. Car ceux qui l'ont connu assurent qu'il en pratiquait encore beaucoup d'autres, et qu'il se passait peu de jours qu'il n'en inventât de nouvelles pour se faire souffrir. Jamais homme sensuel n'a été plus ingénieux pour donner à son corps tous ses plaisirs et ses aises, que ce nouveau pénitent le fut pour trouver des moyens d'affliger le sien et de le faire souffrir continuellement.

Il ne put continuer cette vie pendant quelques années sans altérer beaucoup sa santé. Aussi en a-t-il été incommodé jusqu'à la fin de ses jours. Ses supérieurs voulurent souvent mettre des bornes à ses austérités. Mais l'ardeur de son zèle pour la pénitence l'emporta toujours sur leurs charitables avis. Tout ce qu'ils purent obtenir de lui fut que, selon le conseil de saint Paul à son disciple Timothée, il userait d'un peu de vin à cause de la faiblesse de son estomac, et qu'il mangerait de la viande. Il leur obéit; mais on peut ajouter que ce ne fut qu'en apparence, car à peine sur un grand verre d'eau mettait-il deux ou trois gouttes de vin. Il renvoyait toujours sa portion

de viande presque aussi entière qu'on la lui avait donnée; tout au plus s'il en mangeait un morceau ou deux.

Ses supérieurs lui commandèrent pour lors de s'approcher des ordres sacrés¹. Sa rare piété et son profond respect pour le divin sacerdoce de JÉSUS-CHRIST lui firent d'abord ressentir quelque répugnance pour un état si relevé, dont il se croyait très indigne; mais il se soumit avec humilité à leurs ordres. Ce fut une victime plus morte que mortifiée qu'on envoya au sacrifice. Aussi y reçut-il toute la plénitude de la grâce et de l'esprit du sacerdoce. Il s'immola plusieurs fois par la pénitence comme victime, avant que d'immoler JÉSUS-CHRIST comme prêtre. Il eut tout le temps nécessaire pour s'y préparer. Il voulut garder les règles saintes de l'Eglise pour les interstices; la précipitation n'eut aucune part dans sa promotion. Il reçut le sous-diaconat en 1691, le diaconat en 1692, et la prêtrise de son propre évêque, Monseigneur de Troyes², l'an 1693. Ce jour fut pour lui une véritable Pentecôte où il fut rempli du Saint-Esprit. Cela parut sensiblement par l'accroissement de sa ferveur et de son zèle pour Dieu et pour les âmes. Il s'était disposé à son ordination par une retraite de dix jours; il voulut encore en faire une autre avant que de célébrer sa première messe. Il la passa presque entièrement devant le saint Sacrement. Qui pourrait exprimer tous les mouvements de son cœur pendant ce temps précieux, et tous les entretiens amoureux qu'il eut avec l'adorable Sauveur de nos âmes? Si la rigueur de ses pénitences nous a effrayé, la douceur des consolations qu'il reçut pour lors nous consolerait bien davantage, si nous étions dignes

¹ Il avait quitté Vendôme en 1699 pour aller enseigner la rhétorique à Provins. (MM 584, p. 356.)

² Bouthillier de Chavigny.

de les éprouver. Nous avons vu ses croix, mais nous ne sommes pas assez heureux pour goûter ses consolations spirituelles. Il célébra sa première messe avec un recueillement et une dévotion charmante. Depuis ce temps-là ce fut un homme tout divinisé et transformé en JÉSUS-CHRIST, qui tenait plus du ciel que de la terre. Il se dépouilla de tout ce qui aurait pu partager son cœur, et afin de n'avoir aucune attache à aucune créature il donna tout son argent aux pauvres; il vendit une partie de ses livres et brûla les autres, dont il crut la lecture ou dangereuse ou profane. Il avait composé quelques pièces d'éloquence qui lui avaient attiré de l'estime et de grands applaudissements; il les jeta aussi au feu, afin que jamais il n'en fût parlé.

Il fut chargé de faire la proposition des cas de conscience à la fin des récréations du soir, selon l'usage de la congrégation de l'Oratoire. Il s'y appliqua avec un grand soin, et il en fit même une étude particulière. Toutes ses décisions étaient succinctes, mais appuyées presque toujours de l'Écriture, des saints Pères, du droit canon et des plus habiles théologiens, entre autres de saint Thomas. Il y ajoutait même assez souvent les rituels des principaux diocèses du royaume, quand il s'agissait de l'administration des sacrements. Il le faisait avec tant de netteté et en des termes si beaux et si bien choisis, que chacun en était charmé. Je ne sais si les applaudissements que cet emploi lui attira ne firent point élever quelque petit mouvement de complaisance dans son cœur, dont Dieu voulut le punir sur-le-champ; car lorsqu'il y pensait le moins, il lui arriva tout d'un coup une extinction de voix qui surprit tout le monde. On eut recours aux médecins pour y apporter quelque remède, mais ils ne purent jamais en découvrir la cause. Il crut qu'elle venait d'en haut, et que Dieu voulait l'hu-

milier. Il s'y soumit de tout son cœur pour autant de temps que la providence et sa justice l'ordonnerait, même pour toute sa vie, si c'était sa sainte volonté. Il écrivit à la plupart des personnes avec qui il avait demeuré pour leur demander pardon du scandale qu'il leur avait donné par ses mauvais exemples, et pour les conjurer, avec les termes les plus humiliants pour lui qu'il put trouver, de prier Dieu pour sa conversion comme du pécheur le plus scélérat et le plus criminel qui fût au monde. Dieu, qui s'oppose aux desseins des superbes, ne put résister plus longtemps aux prières de son humble serviteur. Il lui rendit l'usage de la voix comme il l'avait auparavant. Il la reçut comme un nouveau don de Dieu qu'il résolut, avec le secours de sa grâce, d'employer uniquement à son service. Aussi tous ceux qui l'ont fréquenté assurent que, depuis ce temps, ils ne lui ont jamais ouï prononcer une seule parole inutile. Il s'en serait même fait un grand scrupule, et il aurait cru commettre un crime beaucoup plus énorme que toute autre personne à qui le même accident ne serait pas arrivé.

Dans l'unique vue de travailler, pour la gloire de Dieu, au salut des âmes, il envisagea tous les différents emplois qui étaient dans l'Oratoire, auquel il était sur le point d'être destiné après avoir fini son cours d'humanités. Il jugea qu'il n'y en avait point où il pût travailler plus utilement au salut du prochain que dans la préfecture des pensionnaires; car son humilité ne lui permettait pas pour lors de croire qu'il fût capable d'être directeur d'un séminaire et de former de saints ministres des autels. Il demanda donc pour cet effet la préfecture des pensionnaires de Vendôme¹, où il avait déjà demeuré

¹ Il y fut nommé par le conseil le 1^{er} octobre 1694. (MM 586, p. 33.)

pendant plusieurs années. Il se persuada même qu'il y était obligé afin de réparer tout le mal qu'il avait fait par ses mauvais exemples. Il se comporta dans cet emploi avec tout le soin et toute la vigilance possible, et il n'oublia rien pour faire de tous les jeunes gens qui étaient sous sa conduite autant de parfaits chrétiens et de véritables saints. Il leur faisait des exhortations touchant les quatre fins de l'homme, la laideur du péché, la rigueur des jugements de Dieu avec un zèle et des expressions si vives et si animées que tous ces enfants en étaient pénétrés de frayeur. Plusieurs en furent si touchés, qu'ils conçurent dès lors le dessein d'embrasser les religions les plus réformées et les plus austères, et la plupart des autres qui sont restés dans le monde, se souvenant toujours des bons exemples et des saintes instructions qu'il leur a données, y mènent une vie très chrétienne et très exemplaire.

Il avait eu toute sa vie un profond respect et une grande tendresse pour son père et sa mère et pour tous ses autres parents, qui étaient tous des personnes de vertu et de piété. Depuis qu'il était entré dans l'Oratoire, il avait passé peu d'années sans les aller voir pendant les vacances. Mais après sa conversion parfaite, ayant lu dans les saints Pères que rien n'était plus dangereux pour une personne consacrée à Dieu qu'une trop grande tendresse pour ses parents et que de fréquents voyages en son pays, il résolut de s'en détacher entièrement et de n'y plus aller. Il se souvint que, dans l'Évangile, un jeune homme ayant demandé au Fils de Dieu permission d'aller ensevelir son père, il lui avait refusé, lui disant de laisser aux morts le soin d'ensevelir les morts¹, c'est-à-dire de laisser à ses frères et à ses sœurs qui restaient dans

¹ Saint Matthieu, viii, 22.

le monde, le soin d'assister leurs pères et leurs mères jusqu'à la mort. Il avait aussi remarqué que la plupart des confrères de l'Oratoire ne perdaient leur vocation que par de fréquents voyages en leur pays, et qu'il était aussi impossible d'y passer quelque temps avec les parents sans prendre leur esprit et leurs inclinations, qu'à une éponge d'être au milieu de l'eau sans en être pénétrée; ce qui faisait dire à un ancien prêtre de l'Oratoire que toutes les fois qu'il avait été en son pays et chez ses parents, il avait toujours ressenti en lui quelque affaiblissement pour la piété et pour sa vocation, et qu'il en était toujours retourné moindre qu'il n'y était allé. Il avait recueilli sur ce sujet plusieurs passages des saints Pères, entre autres de saint Jérôme, de saint Bernard, de saint Basile, de saint Hilaire d'Arles, de Pierre de Blois, de saint Thomas et de saint Bonaventure, dont il s'était pleinement convaincu. Il demeura fermement dans sa résolution pendant sept à huit ans; mais son frère étant allé à Paris, pria le Père général de lui envoyer un ordre pour lui commander de le venir voir pendant les vacances. Il obéit humblement. Rendant compte à son directeur de sa conduite, il lui dit : « J'ai été pendant
« les vacances chez mon frère, pour obéir au Père général, et tous les jours j'ai fait un quart d'heure d'oraison extraordinaire devant le saint Sacrement, et j'ai
« récité le psaume *Conserva me, Domine*, pour demander
« à Dieu de me préserver de l'air contagieux du pays. Je
« vous avoue ma faiblesse : j'ai une grande tendresse
« pour mes parents, et je suis extrêmement sensible à
« leurs biens et à leurs maux. C'est pourquoi *longe à*
« *parentibus salus.* »

Quelques années avant sa mort, il écrivit la lettre suivante à un prêtre de l'Oratoire de ses amis, où l'on voit clairement ses dispositions sur la soumission à ses supé-

rieurs et sur le détachement de son pays et de ses parents.

« Mon Révérend Père,

« La grâce, la paix et la miséricorde de JÉSUS-CHRIST
« Notre-Seigneur soient à jamais avec nous par les mé-
« rites de ce divin sacrifice que nous avons le bon-
« heur l'un et l'autre d'offrir tous les jours au Dieu des
« miséricordes, le père de JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur,
« à qui soit gloire, louange et bénédiction dans tous les
« siècles. J'ai attendu cette occasion pour vous faire ré-
« ponse. Vous en pénétrez bien la raison. Vous ne sau-
« riez être en meilleures mains pour votre destinée de
« l'année prochaine et de toute votre vie, qu'en celles de
« la providence. Tant que vous vous y tiendrez, vous y
« trouverez le repos et la paix ; la grande maxime de
« saint François de Sales est de ne rien demander et de
« ne rien refuser ; celle de saint Philippe de Néri est
« d'être dans les mains de ses supérieurs comme un
« gant dans celle de son maître qui l'ôte et qui le met
« quand bon lui semble ; et celle du R. P. de Condren
« est d'être indifférent pour toutes sortes de lieux, d'em-
« plois et de personnes avec lesquelles et sous lesquelles
« on doit vivre. Parce que, dit-il, partout on trouve Dieu
« et que de tous les endroits du monde on va au
« ciel. Demandez à JÉSUS-CHRIST pour moi ces saintes
« dispositions.

« On dit que vous allez aller en votre pays pendant les
« vacances ; autant que l'air natal est salutaire pour la
« santé du corps, autant souvent est-il pernicieux pour
« le salut de l'âme. L'on n'en retourne jamais tel qu'on y
« était allé ; l'esprit de piété et de sa vocation y reçoit
« toujours quelque brèche. Un véritable Père de l'Ora-

« toire doit rester dix ans, depuis son institution, sans
« aller en son pays. Si la sainte Vierge, quand elle cher-
« cha le saint enfant JÉSUS dans Jérusalem, ne le put
« trouver *inter cognatos et notos*, parmi ses parents et
« ceux de son pays, nous le trouvons encore moins
« parmi les nôtres. J'aimerais mieux que dès le lende-
« main de vos vacances vous fissiez votre retraite an-
« nuelle pour vous renouveler dans l'esprit de votre vo-
« cation, et vous relever du relâchement et de la dispo-
« sition dans laquelle il est difficile qu'on ne tombe
« pendant tout le cours de l'année. La retraite que vous
« avez faite avant que de recevoir la prêtrise ne doit pas
« vous exempter entièrement de celle de la fin de
« l'année. Un nouveau prêtre doit faire quelque chose
« plus que les autres. Je suis, en JÉSUS et Marie, votre
« très humble serviteur.

« E. CALABRE. »

Le Père général, informé de son grand zèle et des talents extraordinaires qu'il avait pour annoncer la parole de Dieu, lui envoya au bout d'un an ¹ un ordre pour enseigner la théologie dans le séminaire de Soissons ². Il n'y fut pas plus tôt arrivé, qu'on crut qu'il ferait incomparablement plus de fruit s'il voulait en entreprendre la direction. Il avait une haute idée de cet emploi, il l'envisageait comme le plus saint et le plus important qui soit dans l'Eglise. Il l'accepta avec soumission. Qui voudrait décrire toutes les qualités nécessaires pour s'acquitter dignement ou faire le portrait d'un véritable et d'un parfait directeur de séminaire, n'aurait qu'à dépeindre le

¹ Le 10 octobre 1696.

² L'Oratoire en avait reçu la direction quelque temps auparavant, en 1675, sous l'évêque Charles de Bourbon.

P. Calabre ; car l'on peut dire, sans manquer d'estime et de respect pour tous ceux qui y sont employés, que peut-être, depuis l'établissement des séminaires, on n'a point vu d'hommes jusqu'à présent qui eût plus de talents naturels, plus de grâces et plus de qualités extraordinaires pour cet emploi que ceux que Dieu lui en avaient donnés. L'on n'exagère point en parlant de la sorte, et l'on ne craint point d'être repris par aucun de ceux qui l'ont connu. On est persuadé, au contraire, qu'ils avoueraient tous qu'on n'en dit pas assez. L'on admirait l'esprit de recueillement qui accompagnait toutes ses actions et la modestie singulière qui reluisait sur son visage et dans tout son extérieur ; l'on trouvait même qu'il y avait un peu d'excès dans l'amour qu'il avait pour le silence, qui n'était qu'un effet de son attrait pour l'oraison et de son attention continuelle à la présence de Dieu. Il se couchait tard, se levait grand matin, jeûnait presque toujours, buvait très peu de vin, et pratiquait en secret des austérités et des macérations si excessives, qu'il avait l'apparence d'un cadavre plutôt que d'un homme vivant : le visage maigre, les yeux enfoncés, la couleur pâle et tout le corps presque décharné, et avec cela une voix de tonnerre, des expressions les plus vives et des mouvements les plus animés qu'on puisse s'imaginer ; de sorte que lorsqu'on l'entendait prêcher ou faire quelque conférence ecclésiastique, il semblait un homme venu de l'autre monde ou quelque âme sortie du purgatoire pour annoncer les vérités terribles de l'éternité. C'est ainsi que plusieurs en ont parlé en quantité d'occasions.

Le zèle de l'amour divin dont son cœur brûlait était trop ardent pour être renfermé dans une maison et dans une ville. Il lui était presque impossible de le contenir, tant il en était embrasé. C'est pourquoi toutes les fêtes il

montait à cheval aussitôt qu'il avait fait sa conférence aux ecclésiastiques, et s'en allait prêcher dans les villages toute la matinée, dans l'un avant la grand'messe, dans l'autre à la fin ; et l'après-dîner il faisait pareillement un catéchisme devant et après vêpres, et sur tout son chemin, s'il rencontrait des paysans, il les instruisait avec une charité et une douceur si charmante, que souvent ils l'accompagnaient d'un village dans un autre pour avoir la consolation de l'entendre. Il leur distribuait des livres quand ils savaient lire, et il leur faisait des aumônes s'ils étaient pauvres ; il passait de la sorte la plupart des jours de fêtes sans boire ni manger, de sorte que quand il retournait le soir à la maison, il était tout abattu et exténué. Cependant il ne paraissait jamais plus gai ni plus joyeux. Quand on lui faisait des reproches de ce qu'il demeurait si longtemps sans prendre de nourriture, il répondait en riant : *Meus cibus est, ut faciam voluntatem patris mei*¹. Il dit un jour à un de ses plus proches parents : « Je n'ai point
« de plus grande joie que de trouver un paysan qui a la
« foi. J'en ai trouvé onze dans un seul village à deux
« lieues de Soissons, à qui j'ai fait faire des confessions
« générales dont j'ai été charmé. Ce sont de véritables
« chrétiens en comparaison des gens de ville. Oh ! qu'il y
« a de consolation de leur parler de Dieu ! Il n'y a
« point une parole qui ne porte son effet dans leurs
« cœurs. Ils aiment Dieu d'un amour sincère ; ils le
« servent avec une humble simplicité, et ils ont une
« véritable crainte dans l'âme de l'offenser. Au lieu que
« dans les villes ce n'est le plus souvent que vanité, que
« déguisement, qu'hypocrisie dans les personnes qui
« font profession de piété et que désordre, et que péché

¹ Saint Jean, iv, 34.

« et qu'abomination dans les gens du grand monde. » Il lui ajouta qu'il y avait un laquais à Soissons qu'il confessait, qui avait une vertu d'ange, et qu'il aurait souhaité de tout son cœur lui ressembler. Cet enfant tomba malade quelque temps après; il le visita souvent, et quand il le vit en danger, il ne l'abandonna point jusqu'à la mort. Il a témoigné souvent qu'il demandait tous les jours à Dieu de mourir comme ce jeune enfant, tant il avait reconnu en lui d'innocence, de foi, de simplicité et d'amour de Dieu.

La direction d'un séminaire demande un homme tout entier. C'est un ouvrage trop important pour ne s'y employer qu'à demi, et quelque sainte que soit l'instruction des pauvres gens de la campagne, celle des jeunes ecclésiastiques destinés à la conduite des paroisses l'est infiniment davantage. C'est pourquoi, bien que son supérieur admirât et louât beaucoup son grand zèle pour aller, les fêtes et les dimanches, prêcher, confesser et catéchiser, depuis le matin jusqu'au soir, dans les villages, il crut pourtant qu'il était plus nécessaire qu'il restât tout le jour dans le séminaire pour y veiller sur les ecclésiastiques, et qu'il bornât tout son zèle à en former de saints prêtres et de bons pasteurs qui dans la suite fissent eux-mêmes ce qu'il avait souhaité faire. Il ne le lui eut pas plus tôt témoigné, qu'il se rendit humblement à ses raisons; car il avait une docilité qu'on ne peut assez louer. Il suffisait que son supérieur lui marquât qu'il n'approuvait pas quelques bonnes œuvres qu'il fit, de peur que dans la suite elles ne le détournassent de l'application qu'il devait à l'emploi dont il était chargé, pour renoncer aussitôt à sa propre lumière et à toute sa volonté.

Il allait souvent à l'Hôtel-Dieu consoler les malades et les exhorter à profiter de leur mal. On l'envoyait toujours chercher lorsqu'il y avait quelque opération à faire

où le malade était en danger de mourir. Car ses paroles et ses manières tendres et complaisantes soutenaient admirablement ces pauvres affligés dans l'excès de leurs douleurs. Il y menait ordinairement avec lui quelques séminaristes pour les accoutumer à voir les malades, à les consoler et à surmonter la répugnance qu'on a souvent de voir des hommes mourants ou des malades dégoûtants et hideux. Quand il était de retour, il prenait de là occasion de leur parler de la mort, de leur inspirer du mépris pour cette vie, de la haine pour les aises et les commodités de la vie, et de les exhorter à avoir de la charité et du soin pour les malades et pour les pauvres, quand ils seraient curés. Quelqu'un lui ayant représenté que dans un temps où le pourpre était fort commun dans l'Hôtel-Dieu, il était dangereux d'y aller si souvent et d'y mener de jeunes ecclésiastiques qui pourraient en être attaqués ; que les parents auraient quelque sujet de se plaindre si cela arrivait, et ne manqueraient pas de l'accuser d'indiscrétion, et qu'enfin le Père supérieur souhaitait que pour éviter les inconvénients il ne les y menât plus avec lui ; il n'en fallut pas dire davantage : depuis ce temps il ne les y mena jamais, tant il était soumis et docile à tout ce qui venait de la part de ses supérieurs, même pour les œuvres de miséricorde les plus recommandées dans l'Évangile, telles que sont d'assister les pauvres, de visiter les malades et d'instruire les ignorants des principaux mystères de la religion.

Il a demeuré dans le séminaire de Soissons près de quinze ans en qualité de directeur. Il en a rempli tous les devoirs jusqu'à la mort avec une exactitude et une fidélité à laquelle on ne peut rien ajouter. Aussitôt que la cloche sonnait, il quittait tout pour se rendre à la salle des exercices ; il prévenait même souvent le temps, et il profitait de ces intervalles pour répandre son âme devant

Dieu, de la présence duquel on peut dire qu'il ne sortait jamais.

Son grand talent était celui d'instruire et de toucher les cœurs des ecclésiastiques. Il leur enseignait les maximes les plus solides des Conciles et des saints Pères touchant leurs devoirs, et il s'appliquait à les imprimer si profondément dans leurs esprits qu'ils pussent s'en souvenir toute leur vie. Ce qu'il faisait d'une manière si pathétique et avec tant d'onction, qu'il était presque impossible de n'en être pas touché. S'il n'a pas converti tous ceux qui ont eu le bonheur d'être sous sa direction, du moins l'on peut assurer qu'il n'y en a point eu qui n'ait été entièrement convaincu de l'étroite obligation de mener une vie sainte et irréprochable dans l'état ecclésiastique. Les sujets ordinaires de ses conférences étaient de la grièveté du péché, sur quoi il prêchait pendant huit jours au commencement du séminaire ; ensuite de la pénitence, de la confession, de la perfection du chrétien, des vœux du baptême, des dispositions saintes pour recevoir les ordres, dont il parlait pendant huit jours ; de la dignité du sacerdoce, de la vie sainte que devaient mener les ecclésiastiques, des vertus qu'ils doivent pratiquer, des vices qu'ils doivent fuir, entre autres l'ivrognerie, l'avarice, l'impureté, la fréquentation des femmes, l'oisiveté, le jeu, la chasse. Il avait une octave entière de conférences sur la manière de célébrer saintement la messe sans se précipiter. Il était d'un zèle inflexible contre les prêtres hypocrites. Il en parlait presque en toutes les conférences. Tous les jeudis il faisait une conférence sur les ordres sacrés. Chaque jour avant la conversation du matin, il faisait lire un canon de quelque concile sur les devoirs des ecclésiastiques. Il en avait fait mettre en plusieurs endroits de la maison, afin qu'on pût les avoir continuellement devant les yeux et que les jeunes clercs

pussent les apprendre par cœur¹. Dès le commencement de leur séminaire, sa principale application était de les gagner par des manières si honnêtes et si charitables, qu'il leur était très difficile de lui refuser leur confiance. Il savait que plusieurs de ceux qui s'y présentent y viennent souvent avec des préventions qui empêchent que le bon grain qu'on sème dans leurs âmes ne produise aucun fruit. Il ruinait par des preuves effectives de sa charité ces ruses et ces artifices du démon, et il les convainquait pleinement du désir sincère qu'il avait de leur rendre service. Tous les dimanches il leur faisait une conférence d'environ une heure, et tous les soirs avant souper il leur faisait encore une petite exhortation sur les psaumes et sur les épîtres de saint Paul d'environ un bon quart d'heure.

Il les allait voir dans leurs chambres de temps en temps, pour conférer avec eux de leurs études et de leurs dispositions intérieures pour la piété; et ensuite il les dirigeait selon qu'il pénétrait leurs talents et les desseins de Dieu sur eux. Il était convaincu qu'il était de la dernière importance, pour y bien réussir, d'entrer dans le détail de leur conduite et de pénétrer le fond de leurs consciences; que faute de cela souvent l'on travaillait beaucoup sans fruit. Il s'appliquait singulièrement à leur inspirer de l'amour pour la pénitence et pour la mortification, afin de les fortifier contre les attaques du démon et les tentations de la chair. « Il est difficile, leur disait-il avec saint Jérôme, qu'un homme qui est sujet au vin soit chaste. » Il croyait la même chose de tous ceux qui aiment la bonne chère² et leurs plaisirs. Or, de tous les vices, il n'y en a pas de plus ter-

¹ Cette pratique s'est depuis généralisée dans les séminaires.

² *Diabolus victus de gula, non tentat de libidine.* (Saint Augustin.)

rible que l'impureté dans l'âme d'un prêtre. C'est l'abomination de la désolation dans le lieu saint. Quand une fois un prêtre a été si malheureux que de tomber dans un péché de cette nature, on peut craindre qu'il soit perdu sans ressource. Rien n'est plus rare que de voir un prêtre impudique se convertir. S'il pleure, s'il gémit quelquefois, ce n'est pas parce qu'il a péché, mais parce qu'il a reçu de la confusion et qu'il a été humilié ; c'est une pénitence de damné qui lui est inutile. Les jeunes ecclésiastiques qui sont sujets à ce péché s'imaginent que, quand ils seront vieux, leur passion brutale passera avec l'âge, et qu'ils changeront plus facilement de vie ; mais l'expérience fait voir tous les jours le contraire : plus ils sont vieux, plus ils sont incorrigibles. Ce malheureux péché a des suites terribles, qui sont les rechutes fréquentes, les sacrilèges, les profanations de l'adorable sacrifice de nos autels, un aveuglement d'esprit, un endurcissement de cœur et une impénitence finale. « Ce pendant, ajoutait-il, si vous n'y prenez garde, c'est le « péché qui damne la plupart des ecclésiastiques et qui « vous damnera. Si, au lieu d'aimer la pénitence et la « mortification, vous ne pensez qu'à vous divertir, à « jouer fréquemment, à faire bonne chère, comme « font la plupart dès qu'ils sont prêtres. De cent prêtres « damnés il y en a certainement plus de quatre-vingt- « dix pour ce maudit péché¹. » Enfin il était inépuisable quand il leur parlait de ce sujet, soit en public, soit en particulier.

Le P. Calabre n'avait pas moins de zèle pour leur imprimer de la haine contre l'orgueil, qu'on peut dire être maintenant le péché des ecclésiastiques. Rien de si rare que d'en trouver un qui soit véritablement et sincère-

¹ C'est une parole de saint Augustin.

ment humble. La plupart deviennent insupportables à Dieu et aux hommes par leur orgueil. C'est le péché qui les rend souvent avarés et impitoyables pour les pauvres, qui leur fait rechercher les compagnies des personnes de qualité, et qui est cause qu'ils méprisent leurs parents, qu'ils se révoltent contre leurs supérieurs et qu'ils ne veulent écouter ni avis ni corrections. Dieu ne permet souvent qu'ils tombent dans des crimes grossiers et honteux qu'en punition de leur orgueil. « Cependant, ajoutait-il, tout le monde se plaint que vous n'êtes pas plus tôt prêtres et établis en quelque bénéfice, que vous voulez que tous vous cèdent. La plupart des querelles et des différends que vous avez avec les seigneurs des paroisses et les principaux habitants ne viennent que de votre orgueil pour ne vouloir rien souffrir. Ce qui paraît même assez souvent pendant votre séminaire. Car, dès que quelqu'un vous dit un petit mot qui vous humilie, l'on voit toutes vos passions se soulever. Vous êtes bien éloignés de donner votre sang et votre vie pour JÉSUS-CHRIST, puisque vous ne sauriez pas même souffrir un petit mot humiliant pour l'amour de lui. » Il aurait souhaité que dans les séminaires il y eût eu des pratiques d'humiliation pour exercer les jeunes ecclésiastiques et leur apprendre à être humbles, comme il y en a dans les noviciats des religieux. Car le plus souvent, sous une piété apparente et un peu de théologie et d'histoire ecclésiastique qu'ils savent, ils couvrent un très grand fond d'orgueil. Rien pourtant n'est plus opposé à l'esprit du sacerdoce et à l'adorable victime qu'ils offrent tous les jours sur les autels. « Soyez humble sous la puissante main de Dieu, s'écriait-il, Dieu résiste aux superbes et ne donne la grâce qu'aux humbles. Apprenez, apprenez de JÉSUS-CHRIST, quoi ? à être humbles de cœur. »

La troisième vertu qu'il leur recommandait avec le plus d'empressement était la modestie extérieure. « Puis-
« que JÉSUS-CHRIST, disait-il, en montant au ciel, a laissé
« les ecclésiastiques pour représenter visiblement sa per-
« sonne sur la terre et continuer ses fonctions de Sau-
« veur du monde, ils lui font une injure indigne lors-
« qu'ils ne se comportent pas avec la modestie et la
« bienséance convenables à leur état. » Il gémissait dans
le fond de son âme, quand il en voyait poudrés et frisés
comme les femmes les plus mondaines. Il en parlait
avec des termes foudroyants. « Les cheveux frisés et
« poudrés, disait-il, *sunt signa castitatis aut mortuæ aut*
« *cito morituræ*. Je sais bien, ajoutait-il, que l'extérieur
« n'est pas le principal de la religion chrétienne, mais
« je suis convaincu, aussi bien que saint Bernard, que
« l'immodestie extérieure est une preuve sensible du
« dérèglement de l'esprit et de la corruption du cœur
« des ecclésiastiques. » On lui rapporta un jour qu'un
ecclésiastique des plus qualifiés de la ville de Soissons
avait dit dans une compagnie qu'on n'était pas obligé de
porter la soutane, et qu'il n'y avait aucun péché pour un
prêtre d'être en soutanelle dans le lieu de sa résidence.
Il fut sensiblement touché de ce discours, qu'il appré-
henda avoir des suites dangereuses. Pour y apporter
quelque remède, il pria Monseigneur l'évêque de Sois-
sons¹ d'assister à une de ses conférences, afin d'y attirer
cet ecclésiastique, et il fit en leur présence un discours
sur l'obligation des ecclésiastiques à porter l'habit long,
le plus fort et le plus véhément, et en même temps le
plus solide et le plus étudié que peut-être de sa vie il ait
prêché.

¹ C'était alors Fabius Brulart de Silleri qui occupait l'antique
siège de saint Loup.

Quand il leur parlait en particulier, il s'appliquait encore avec une exactitude extrême à leur imprimer un grand amour pour la retraite, pour l'étude et pour l'oraison. Ces trois vertus ont entre elles un tel enchaînement, qu'il est bien difficile d'en avoir une sans avoir les autres. « Tout prêtre doit être un homme d'oraison, puisqu'il « n'est prêtre que pour vaquer à la prière, et qu'il ne « peut presque faire aucune fonction de son sacerdoce « sans la prière. Or il est impossible d'être un homme « de prière sans la retraite et sans l'étude, du moins « sans la lecture des livres de piété; tout ecclésiastique « qui aime les compagnies et qui néglige les lectures « spirituelles n'est pas propre pour faire oraison. Quand « il le voudrait, il ne le pourrait pas même, parce que « son esprit, occupé de ce qu'il voit et de ce qu'il entend dans le monde, n'étant point assisté des lectures « spirituelles, est tellement distrait qu'il ne peut s'appliquer à la méditation des vérités chrétiennes. Voilà « la source funeste de la perte d'une infinité d'ecclésiastiques; ils ne sont pas plus tôt hors des séminaires « que, se donnant des airs d'abbés de conséquence, ils « veulent fréquenter les compagnies, y plaire aux séculiers, s'entretenir avec eux de nouvelles et y passer « pour des gens d'esprit. Qu'arrive-t-il de là? Ce que dit « le prophète-roi : *Commixti sunt inter gentes, didicerunt opera eorum, similes facti sunt illis, et hoc factum est in scandalum.* Ils se mêlent avec les gens du monde, ils prennent leurs manières, ils leurs deviennent semblables, et « ensuite ils tombent dans le scandale¹. Il n'y a point de remède à ce désordre que la retraite, l'étude et l'oraison. »

Le soin qu'il prenait de leur conduite n'était pas ren-

¹ Ps. cv, 35.

fermé dans la maison du séminaire, ni borné à une année ou deux qu'ils y demeuraient. S'ils allaient étudier à l'université de Reims ou de Paris pour y prendre des degrés, il avait dans ces lieux des personnes qui veillaient sur eux et qui lui rendaient compte de leur conduite. S'ils allaient chez leurs parents à la campagne, il les recommandait à leurs curés, et il s'informait adroitement de la manière dont ils employaient leur temps. Il leur prescrivait à tous un règlement de vie et une distribution des exercices de la journée selon leur état et leur condition ; il les obligeait à la fin de leur séminaire de lui montrer les résolutions saintes qu'ils avaient prises pour tout le reste de leur vie, qu'il leur recommandait d'écrire dans un petit livre.

Pour tout le reste, il était très indulgent à leur égard. Le moindre mal qu'ils avaient, il n'oubliait rien pour leur procurer du soulagement. Plus il était austère et mortifié pour lui-même, plus il était indulgent et charitable pour eux. Il n'y a pas de tendresse de mère pour un fils uniquement aimé, comparable à celle qu'il leur portait.

Il arrive assez souvent que quelques ecclésiastiques, particulièrement ceux de la campagne, se plaignent qu'ils ne peuvent pas étudier comme ils le souhaiteraient parce qu'ils n'ont pas de livres propres pour eux. Le P. Calabre leur en prêtait, et afin de continuer toujours cette bonne œuvre, il a laissé au séminaire de Soissons une rente de cinquante livres pour en acheter tous les ans des livres. Il leur recommandait de prendre garde qu'ils ne fissent pas de lectures inutiles, et de mettre à profit tout ce qu'ils lisaient. Pour cet effet, il leur conseillait de faire des abrégés ou des collections des livres qu'il leur prêtait, surtout des sermons du P. Lejeune. Il leur montrait de quelle manière ils devaient s'y prendre pour en composer des prêches qui pussent leur servir. Outre cette biblio-

thèque, il en avait encore une autre de plusieurs bons livres de piété qu'il prêtait aux gens du monde, de quelque état et condition qu'ils fussent, non seulement dans la ville de Soissons, mais encore dans tout le reste du diocèse et dans les diocèses voisins de Laon, de Reims, et autres.

Il avait aussi une bonne provision de petits livres de dévotion comme les *Pensées chrétiennes*, des livres de missions et autres qu'il distribuait à toutes sortes de personnes pauvres et riches. On lui dit un jour qu'il perdait son aumône de donner ses livres à des personnes riches qui avaient de quoi en acheter. « Hélas ! dit-il en « soupirant, vous ne connaissez pas les gens du monde ; « il ne leur coûte rien de donner leur argent pour « la vanité ou pour leurs plaisirs ; mais pour Dieu « et pour leur salut ils ne donneraient pas un liard ! »

Quand il allait dans quelque village pour y prêcher et confesser, il avait coutume, après midi, de visiter les pauvres et les malades, ce qui lui donnait lieu d'examiner s'il n'y avait point dans les maisons de mauvais livres capables de corrompre les mœurs. La dernière année de sa vie, étant venu à Troyes, il alla, avec un autre prêtre de l'Oratoire, son ami, fort pieux et fort zélé comme lui, dans une paroisse considérable, à deux lieues de Troyes, où il avait été en nourrice. Il y visita plusieurs pauvres malades à qui il fit des aumônes fort grandes. Il entra par hasard chez un maréchal, avec qui il s'entretint pendant quelque temps de discours de piété. Il s'informa quels livres il avait ; il trouva qu'il en avait environ une vingtaine de mauvais et dangereux. Il lui persuada de s'en défaire, et sur-le-champ il les prit tous, les jeta dans la forge et les brûla. Quelque temps après il lui en envoya plusieurs autres meilleurs et de plus grand prix. Il avait à Lyon un autre prêtre de l'Oratoire, de ses amis, qui avait soin de lui en acheter. Voici ce qu'il lui écrivait un jour pour ce sujet :

« Je vous prie de nous faire imprimer deux cents
« livres de cet écrit¹ que je vous envoie. Il y a vingt ou
« trente villages de ce diocèse où l'on adore tous les
« jours JÉSUS-CHRIST expirant. Ces bonnes gens pensent
« à Notre-Seigneur et lui offrent leurs travaux. »

Il lui mandait une autre fois ce qui suit :

« Le bon Dieu nous a inspiré de commencer ici deux
« bibliothèques, l'une au collège pour les écoliers, l'autre
« au séminaire pour les pauvres curés. Quelques per-
« sonnes de bonne volonté ont commencé, et cela de-
« meure dans cet état. Nos pauvres curés et les vicai-
« res s'en trouvent bien, mais il y a peu de livres
« pour animer nos jeunes tonsurés ; je leur ai promis,
« sur le fond de la Providence, des livres en prix, s'ils
« retiennent ce que je leur dis tous les quinze jours. Je
« remarque que cela les rend attentifs ; aidez-moi à dé-
« gager ma parole. Mais le grand besoin c'est le sémi-
« naire. La plupart en sortent et vont confesser sans
« science et souvent sans études, parce qu'ils n'ont point
« de livres. Animez quelques-uns de vos amis charitables
« pour contribuer à cette bonne œuvre. C'est une au-
« mône non passagère comme le pain et l'argent, mais
« permanente et solide, et qui passe des pasteurs aux
« pauvres des campagnes, qui en vérité sont bien aban-
« donnés. Voici pour les pauvres curés et les vicaires
« les livres dont ils ont le plus besoin : les *Instructions de*
« *saint Charles pour les confesseurs*, le *Manuel de Beuvelet*,
« le *Trésor clérical*, les *Méditations de Beuvelet*, le *Pastoral*
« *de saint Charles*, le *Petit Bona*, de *Sacrificio missæ*. Pour
« nos petits orphelins, le livre des livres sont les *Pensées*
« *chrétiennes*. On m'a chargé d'aller à l'Hôtel-Dieu avec

¹ La paraphrase du Ps. L, sans doute, à la suite de laquelle se trouvent, en effet, des pratiques pour adorer J.-C. expirant.

« quelques-uns de nos séminaristes. Nous aurions la
« pensée d'avoir quelques livres pour donner aux malades
« qui reviennent en santé, afin de les porter à faire une
« confession générale, et ensuite, quand ils retournent chez
« eux, leur donner un livre des prières de la mission.
« Mon cher Père, qu'on peut faire de bien par le moyen
« de ces livres ! Recommandez bien nos chers tonsurés
« au saint enfant JÉSUS, afin qu'il conserve les inno-
« cents, qu'il convertisse les pécheurs, et qu'il les rende
« tous dignes d'être un jour de saints prêtres. »

Cet amour tendre qu'il avait pour les jeunes clercs, procédait de celui dont son cœur brûlait pour l'Église et pour le sacerdoce. Il les portait dans son cœur, et il n'oubliait rien pour les conduire à JÉSUS-CHRIST. Il les rassemblait les jours de congé, les menait à la promenade avec lui, leur faisait chanter des cantiques spirituels, leur distribuait diverses récompenses, tantôt de petits livres de piété, et tantôt des estampes et des miniatures. Les dimanches il venait au séminaire, où, après une lecture de piété, il leur faisait une conférence. Son instruction était simple et familière, mais toujours assaisonnée de quelque histoire édifiante. Du commencement il n'y avait que ceux qui avaient déjà reçu la tonsure et qui portaient l'habit ecclésiastique, mais dans la suite il y admit tous ceux qui voulurent y assister. Rien n'échappait à sa vigilance sur eux. Car il avait des personnes qui l'avertissaient de toutes leurs démarches. Ce qui les obligeait d'être sages, quand même ils ne l'auraient pas voulu. Il leur donnait des avis particuliers pour leur conduite et leur prescrivait leurs prières, leurs lectures de piété et leurs sujets de méditations. Car il avait grand soin de les former tous à la méditation, et de leur apprendre à réfléchir saintement sur les mystères de la religion et sur les vérités du salut. Il dit un jour à un de ses amis qu'il se

croirait bien payé de toutes les peines qu'il prenait pour eux, quand il ne les empêcherait que de commettre un péché véniel. Car sa vue était de les conserver surtout dans l'innocence pour s'approcher des ordres, étant convaincu que la meilleure disposition et la plus nécessaire pour recevoir la grâce sacerdotale était l'innocence du baptême. « Si l'on voit maintenant si peu de bons prêtres, disait-il, c'est qu'il y en a très peu qui reçoivent les ordres en cet état. Quoi de plus déplorable que de voir qu'après que des jeunes gens ont souillé leurs âmes de toutes sortes d'impuretés et de crimes pendant neuf ou dix ans, ils viennent se présenter aux ordres, s'imaginant que quatre ou cinq mois de séminaire sont plus que suffisants pour effacer tout cela. Qu'arrive-t-il de cela ? C'est que par des motifs humains ils s'abstiennent pendant ce temps de tomber dans leurs mauvaises habitudes; mais ils ne sont pas plus tôt prêtres que, comme des torrents qu'on a retenus par violence, ils se répandent avec plus d'impétuosité; ce qui cause les plus grands scandales de l'Église. » Il n'avait donc si fort à cœur de conserver l'innocence des enfants, et surtout des jeunes clercs, que pour les rendre dignes d'être un jour de saints prêtres de JÉSUS-CHRIST.

Ce fut ce qui lui donna la pensée de travailler à l'établissement d'un petit séminaire à Soissons. Il conserva pendant longtemps ce dessein dans son cœur sans en rien témoigner à personne, se contentant de prier beaucoup Dieu et de le faire prier par les personnes les plus pieuses qu'il connaissait sans leur en dire le sujet. A la fin il le proposa à Monseigneur l'évêque de Soissons¹, qui non seulement l'approuva sur-le-champ, mais qui même en

¹ M^{sr} de Sillery.

témoigna une joie très grande et se chargea de fournir chaque année trois cents livres pour entretenir quelques pauvres clercs. Aussitôt le P. Calabre choisit dans le collège ceux d'entre les clercs à qui cette charité était la plus nécessaire, et il commença avec eux, le petit séminaire. Quelques personnes de piété voulurent avoir part à cette bonne œuvre et y contribuèrent de leurs biens. Une dame de la cour, de la première distinction, donna six cents livres pour le bâtiment. Un seigneur, non moins recommandable par sa piété que par sa noblesse et ses grands biens, en donna autant. Un ecclésiastique d'un mérite singulier en donna cinq cents, et un autre trois cents. Je ne nomme pas plusieurs autres personnes qui y ont aussi beaucoup contribué, parce qu'étant encore en vie, je craindrais de blesser leur modestie ou d'avancer quelque chose que leur humilité n'approuverait pas¹. Cet établissement fut jugé si utile, que peu d'années après le roi, pour le rendre solide, lui accorda des lettres patentes très avantageuses.

Le P. Calabre avait fort à cœur tout ce qui regardait l'éducation des enfants ; il avait lu dans quelques Pères qu'il était plus facile de trouver des personnes qui eussent conservé l'innocence de leur baptême que d'autres qui, après l'avoir perdue, l'eussent recouvrée par une véritable pénitence.

C'est pourquoi, quoiqu'il eût un grand zèle pour la conversion des pécheurs, il en avait un plus grand pour la conservation de l'innocence baptismale dans les enfants. Il allait de temps en temps dans les écoles de charité pour leur faire quelque discours de piété et pour ani-

¹ Comme on le voit, Cloyseault avait dessein de publier cette vie, qui est, en effet, de plus grande étendue que les autres.

mer les maîtres et les maîtresses à ne point négliger une bonne œuvre de cette importance. Il leur recommandait surtout de bien veiller sur leurs mœurs. S'il apprenait que quelque enfant eût de méchantes inclinations, il employait toutes sortes de moyens pour l'en corriger et lui en donner de bonnes, et surtout pour l'empêcher de corrompre ses compagnons. Il trouvait souvent que les mauvaises inclinations des enfants ne venaient que des mauvais exemples des parents; qu'ils n'étaient prompts et vindicatifs, qu'ils ne juraient et ne maudissaient, qu'ils n'étaient menteurs et médisants, et qu'enfin ils n'étaient sujets à commettre quantité d'autres péchés que parce qu'ils les remarquaient tous les jours dans leurs pères et leurs mères, et que, pour ainsi dire, ils les suçaient avec le lait, ce qui lui donnait lieu de reprendre fortement les pères et mères du mauvais exemple qu'ils donnaient à leurs fils, et de leur représenter l'obligation qu'ils avaient de veiller sur leur conduite et de les élever chrétiennement¹.

Il n'y a point eu de saint depuis le commencement du monde qui n'ait été éprouvé par des contradictions. Il manquerait quelque chose à la vertu du P. Calabre, s'il n'avait eu personne qui lui eût fait de la peine. Car tous les élus étant prédestinés pour être conformes à JÉSUS-CHRIST, il faut qu'ils aient part à ses opprobres et à ses souffrances pour participer à son bonheur et à sa gloire. Nous n'oserions pas entrer dans tout le détail de toutes celles qu'il a endurées pour ne point faire tort à la réputation de plusieurs personnes qui sont en vie. Nous dirons seulement en général qu'il y a peu d'insultes, même

¹ A cet endroit suit dans le manuscrit : « Il écrivait un jour à cet ami qu'il avait à Lyon : Croyez-moi, je vous prie, etc... » Le reste manque dans les deux copies.

des plus injurieuses et des plus outrageantes, qu'il n'ait souffertes par des personnes qui lui avaient les dernières obligations, sans leur en avoir jamais donné autre occasion que d'avoir voulu leur rendre le plus grand service qu'on puisse faire à un chrétien et à un prêtre, qui est de le retirer du péché et de le mettre dans la voie du salut. On a su par d'autres que par lui les affronts et les injures qu'on lui a faites pour ce sujet, mais on a encore appris depuis qu'il en avait reçu beaucoup d'autres plus considérables, dont jamais on a pu découvrir les auteurs. Aux injures on ajouta des calomnies très humiliantes pour lui. On fit courir le bruit dans Soissons, où il passait pour un saint, qu'il avait voulu guérir un paralytique perclus de tout son corps en lui disant ces paroles du Fils de Dieu : *Surge et ambula*. On mêla dans cette calomnie plusieurs autres circonstances fausses pour le rendre ridicule, et on n'épargna rien pour en convaincre tout le public. Jamais il ne dit un seul mot pour sa justification; tout ce qu'il répondit, une fois qu'on lui en parla, fut : « Si je n'ai jamais commis cette faute, je suis capable d'en commettre de beaucoup plus grandes. » Un jour, après avoir reçu une insulte très sanglante d'une personne qu'il voulait retirer d'une vie scandaleuse, elle vint encore le trouver au séminaire, où elle lui parla avec des emportements très grands, jusqu'à le menacer de lui donner cent coups de bâton et un coup de pistolet dans la tête, l'appelant un tartufe, un hypocrite, un fou, un extravagant. On l'entendit qui disait en retournant dans sa chambre : *Euntes ibant Apostoli gaudentes, quoniam digni habiti sunt pro nomine JESU contumeliam pati*¹. C'est ainsi qu'il trouvait sa joie et son plaisir à souffrir pour la gloire de JÉSUS-CHRIST. Mais s'il

¹ Actes des Apôtres, v, 41.

nous était permis de rapporter dans toutes ses circonstances l'histoire d'un misérable religieux, apostat d'un ordre des plus saints et des plus réformés de l'Église, ce qu'il souffrit pour le convertir et pour le faire rentrer en lui-même, et les insultes qu'il en reçut, il n'y a personne qui, à la seule lecture, n'en frémirait d'horreur et qui n'admirerait le zèle et la sainteté de ce véritable serviteur de Dieu. Tout ce que nous pouvons en dire est que : *Corruptio optimi pessima*. Que plus on est dans un état saint, plus on est dérégé et méchant lorsqu'on vient à se relâcher. Car ce religieux avait été très fervent dans son noviciat et durant les premières années de sa profession; mais s'étant peu à peu relâché, il s'était sauvé du couvent pour quelque correction charitable que son supérieur lui avait faite, et s'était ensuite abandonné à tous les crimes dont un méchant homme est capable.

Cette histoire lui donna lieu presque toute une année de faire ses conférences du séminaire sur les suites funestes du relâchement des personnes consacrées à Dieu; plusieurs qui l'ont entendu disent qu'on voyait la plus grande partie de son auditoire fondre en larmes; car il était si éloquent et en même temps si pathétique, lorsqu'il parlait du sacerdoce de JÉSUS-CHRIST, que le sentiment qui leur en reste encore à présent les fait trembler. Enfin il parla pendant ce temps avec tant de véhémence et de force des dangers qu'il y a dans cet état, des obligations qu'on y contracte et du compte rigoureux qu'on en doit rendre au jugement de Dieu, que plusieurs séminaristes voulurent se retirer dans la solitude et embrasser la vie religieuse sans jamais être prêtres.

Il traitait également bien toutes sortes de sujets; mais il n'était jamais plus pathétique que lorsqu'il parlait de l'énormité des péchés des prêtres, de la mort des méchants, de l'horreur des peines qu'ils souffrent et souff-

friront dans les enfers, de l'abominable sacrilège de ceux qui célèbrent en péché mortel, de la difficulté ou, pour mieux dire, de l'impossibilité presque insurmontable de leur conversion, quand une fois ils sont tombés dans le dérèglement, de leur criminelle hypocrisie, et enfin de leur terrible endurcissement de cœur. On admirait les termes et les expressions dont il se servait. Elles avaient dans sa bouche une efficace et une force toute divine. Elles étaient à la vérité très puissantes, mais il est constant que soit sur le papier, soit dans la bouche d'un autre, elles n'auraient pas eu le même effet. Car il en était si pénétré, qu'il faisait passer de son cœur dans celui des autres son sentiment sur toutes ces vérités. Elles tiraient toute leur force et leur énergie de ses prières. Car pour l'ordinaire, avant que de faire ses conférences, il passait des temps considérables en oraison devant le saint Sacrement ou en sa chambre, avec une telle ferveur qu'on lui voyait couler les larmes des yeux en abondance.

Autant il avait d'aversion pour les méchants prêtres, autant avait-il d'amour et de tendresse pour les bons. Il aurait volontiers baisé les pas par où ils passaient. Il a témoigné souvent qu'il n'était point surpris de cette parole de saint François, que *s'il rencontrait en son chemin un ange descendu du ciel et un prêtre, il saluerait le prêtre avant que de saluer cet ange* ; que pour lui il était dans le même sentiment, et qu'il croyait les prêtres beaucoup plus éminents en dignité et en puissance que les anges, tout bienheureux qu'ils sont dans le ciel. Si quelque pauvre prêtre s'adressait à lui, il ressentait aussitôt les effets de sa libéralité ; il donnait aux uns des surplis, aux autres des livres de chant ; il en a habillé plusieurs, et presque toujours il leur donnait quelque petit livre de piété pour faire chaque jour une lecture spirituelle. Quand

il avait vacance, il allait les voir chez eux à la campagne, les soulageait dans leurs fonctions, prêchait, confessait, faisait le catéchisme et visitait leurs malades. Mais ce qui leur était incomparablement plus utile, il ne les entretenait jamais que de leurs devoirs et de la manière sainte dont il fallait s'en acquitter. Ce qu'il faisait avec tant de zèle et d'onction, qu'il était impossible de n'en être pas convaincu et touché. Afin qu'ils pussent avoir toujours devant les yeux les avis qu'il leur donnait, il les fit imprimer dans une feuille pour les afficher dans leurs sacristies et dans leurs chambres. Il les commence par ces paroles de saint Paul dans l'épître aux Colossiens : *Vide ministerium quod accepisti a Domino ut illud impleas*. Ils sont divisés en plusieurs articles. Le premier contient leurs devoirs envers Dieu ; le deuxième, envers eux-mêmes ; le troisième, envers leur évêque ; le quatrième, envers leurs confrères ; le cinquième, envers leurs paroissiens ; le sixième, envers leur église. Ensuite il ajoute un abrégé de ce qu'un prêtre doit faire : 1^o tous les jours de sa vie ; 2^o toutes les semaines ; 3^o trois fois tous les quinze jours ; 4^o tous les mois ; 5^o tous les trois mois ; 6^o tous les six mois ; 7^o tous les ans, et il finit par les livres qu'il doit avoir pour s'acquitter dignement de son ministère, avec ces autres paroles de saint Paul à Timothée : *Attende lectioni*. Comme ces règles ont été imprimées sous le titre de *Maximes ecclésiastiques*¹, nous y renvoyons ceux qui sont curieux de les voir.

Le P. Calabre avait reçu de Dieu le don de la parole. On n'en parlait presque jamais qu'en le comparant aux Paul et aux Chrysostome. Plusieurs, après l'avoir entendu, n'ont pu s'empêcher de dire que *numquam sic*

¹ Nous n'avons pu les trouver. On sait combien les imprimés sur feuilles volantes sont difficiles à retrouver.

homo locutus est ¹. Il était rare qu'il parlât en public sans rappeler les grandes vérités de la religion touchant les dernières fins de l'homme, la mort, l'enfer, l'éternité, la rigueur des jugements de Dieu et l'horreur du péché. Sa manière de prêcher était simple et naturelle, mais noble et élevée; son style, plus énergique qu'élégant : non qu'il ne pût réunir ces deux qualités, mais il aurait cru déroger à la sainteté de la parole qu'il annonçait. « Pourquoi, disait-il un jour à un de ses amis, s'arrêter à tant plaire aux oreilles; c'est au cœur qu'il faut parler. Mon Dieu, continua-t-il, que ne sommes-nous d'accord ensemble ! Que ne marchons-nous sur les traces de nos pères ! Héritiers de leur nom, pour quoi n'imitons-nous pas leur simplicité ? Encore un coup, ajoutait-il, si nous voulions, nous réformerions la chaire ; mais nous nous prêchons nous-mêmes, et JÉSUS-CHRIST demeure dans l'oubli ! » Celui qu'il estimait le plus de tous les prédicateurs était le P. Lejeune. Tous ses discours en étaient remplis, et jamais le P. Lejeune n'a paru plus grand que dans la bouche du P. Callabre. Il était surpris qu'il se trouvât des prédicateurs si délicats que, parce qu'il y a quelques mots gaulois dans ces sermons et quelques expressions un peu contraires à la pureté de la langue française, ils négligent de les lire. Il ne pouvait souffrir ce que d'autres ajoutent, qu'ils craignent qu'en les lisant ils ne gâtent leur style. Il faisait aussi ses délices de la lecture de saint Chrysostome et de saint Augustin. Il en possédait merveilleusement la doctrine et les maximes, et il avait un talent singulier pour en expliquer et en faire valoir les plus beaux principes de morale. Il écrivait dans le commencement ses sermons, et comme il avait une mémoire très heureuse, il

¹ Saint Jean, vii, 46.

suffisait qu'il les lût une fois ou deux pour les savoir. Mais dans la suite il se contenta de faire le plan de ses sermons. Puis, se prosternant aux pieds de son crucifix, il y méditait en esprit d'oraison les vérités qu'il devait annoncer, et s'en remplissait si fortement, qu'il parlait ensuite de l'abondance du cœur. Entre plusieurs conversions qu'il a faites, on rapporte celle d'un homme de qualité, qui avait été officier général dans les armées du roi et qui mourut fort chrétiennement entre ses bras, après lui avoir fait une confession générale. Le succès de ses prédications porta ses supérieurs à le faire venir à Paris pour y prêcher les dominicales, pendant les vacances du séminaire, dans l'église de l'Oratoire de Saint-Honoré. Il s'en excusa pendant quelque temps ; mais à la fin il fut obligé d'obéir. Il eut un succès merveilleux. C'est pourquoi il écrivit à un Père de l'Oratoire, qu'il honorait comme son directeur :

« Je vous supplie de redoubler vos prières pour moi, afin que je ne me perde pas dans l'éclat dont le ministère de la prédication est accompagné. » Ce père lui fit réponse « de se souvenir entre autres choses de l'extinction de voix dont Dieu l'avait frappé autrefois, et du sujet pour lequel cet accident lui était arrivé. » Tous ceux de la maison de l'Oratoire furent édifiés de sa régularité. Pendant tout le temps qu'il y demeura, il ne se dispensa jamais du moindre règlement. Il fut toujours très exact à se trouver à l'oraison du matin et à tous les offices de la journée. La seule singularité qui parut en lui, mais sans affectation, fut d'être le plus appliqué à la prière et le plus exact au silence. Son unique fin dans tous ses sermons était de faire connaître et aimer JÉSUS-CHRIST, d'empêcher les âmes que ce divin Sauveur a rachetées de se perdre. Un seigneur de distinction, qui était fort assidu à ses sermons, dit en bonne compagnie

qu'il y avait dans Paris plusieurs grands prédicateurs, mais qu'il n'y en avait point qui eût le talent de toucher les cœurs comme le P. Calabre ; qu'il était fort trompé s'il n'était pas un saint ; qu'on connaissait aisément à l'entendre qu'il était vivement pénétré des vérités terribles qu'il prêchait. Il n'eut pas plus tôt reconnu que sa réputation se répandait dans Paris, qu'il s'en retourna à Soissons sans dire adieu à personne. Il a avoué, dans sa simplicité, qu'il avait prêché très peu de sermons que Dieu n'eût béni par la conversion de quelqu'un de ses auditeurs, qui était venu ensuite le trouver. Son plus grand plaisir était de prêcher aux pauvres gens de la campagne. S'il n'avait été convaincu que l'emploi le plus saint et le plus important dans l'Eglise pour le service de Dieu était la direction d'un séminaire, il aurait passé toute sa vie à faire des missions à la campagne. Il y prêchait ordinairement deux fois par jour. Quand on lui disait sur cela qu'il en faisait trop. « Hélas ! répondait-il, « combien a-t-on vu d'hérétiques qui prêchaient jusqu'à « trois fois pour perdre les âmes ! »

Son humilité lui fit brûler ses plus beaux sermons et plusieurs autres pièces tant en vers qu'en prose qu'il avait composées. Cette vertu avait fait sur son esprit une impression si vive, qu'il avait demandé à tous ceux qui l'avaient connu pardon du scandale qu'il leur avait donné par sa mauvaise conduite. On ne lui a jamais ouï parler de toutes les conversions et autres merveilles que Dieu avait opérées par lui ; s'il se trouvait quelquefois dans quelque nécessité indispensable d'en dire quelque chose, ce n'était qu'en tierce personne qu'il s'expliquait¹. Il s'associait même le plus souvent quelques ecclésiastiques dans les bonnes œuvres qu'il entreprenait, afin que

¹ En parlant de lui à la troisième personne.

toute la gloire du succès en put rejaillir sur eux. Il avait pour maxime de cacher aux hommes, autant qu'il pouvait, tout le bien que Dieu faisait par lui; ainsi, quelque soin que l'on prenne, on ne connaîtra qu'une très petite partie des bonnes œuvres qu'il a faites. Cette humilité ne procédait pas tant de la vue de son néant que de la crainte des jugements de Dieu, dont il était continuellement pénétré. On lui a proposé dans l'Oratoire plusieurs emplois, même à Paris, mais son humilité lui a fait toujours refuser. Monseigneur l'évêque de Soissons le pressa fortement d'accepter la supériorité de son séminaire, ce dont il s'excusa en des termes si humbles et si respectueux, qu'on fut obligé de lui céder. Cependant il se croyait le plus orgueilleux de tous les hommes. C'est pourquoi il écrivait un jour à son directeur :

« Le véritable sujet qui doit vous inquiéter pour moi
« ne sont pas mes prétendus scrupules. J'aurais été
« heureux si j'avais bien su l'être en temps et lieu,
« mais c'est le fond d'un orgueil de démon dont je suis
« plein, et qui me perdrait si JÉSUS-CHRIST ne me don-
« nait un grand désir de devenir humble. Il m'a inspiré
« ce désir; c'est un ouvrage de sa miséricorde. Qu'il
« m'en donne l'effet, je l'en supplie de tout mon cœur.
« Je fais aveuglément tout ce que me dit mon confes-
« seur; mais conjurez ce bon Sauveur que je ne de-
« vienne pas un sensuel et un méchant prêtre; car j'ai
« tout ce qu'il faut pour cela. Un médecin m'a dit qu'il
« ne fallait plus souffrir ni faim ni froid, qu'autrement
« la gangrène pourrait se mettre à mon nez, qui a été
« gelé depuis six ans, et ensuite se répandre par tout mon
« visage, en sorte que me voilà réduit à mener une vie
« toute sensuelle et en danger de mourir dans l'impéni-
« tence. Mon amour-propre s'accommode fort de cela. Je
« vous confie mes misères; j'ai résolu pourtant d'obéir

« humblement à mon confesseur. Mais demandez à
 « Notre-Seigneur qu'il lui donne les grâces et les lu-
 « mières pour me conduire en son esprit. Il m'a obligé
 « d'entendre en confession toutes sortes de personnes. Je
 « l'ai fait parce que j'ai cru que Dieu me le commandait
 « par sa bouche ; mais il me semble que tout l'enfer est
 « maintenant déchaîné contre moi, et que j'ai été trop té-
 « méraire de m'y engager. Cependant je ne l'ai fait que
 « par obéissance ; mais il faut que mes infidélités me
 « rendent indigne des grâces de Dieu. Priez et faites
 « prier pour mes misères et pour ces pauvres âmes que
 « je conduis si mal. Avec cela je suis orgueilleux comme
 « un démon. Cela n'est-il pas pitoyable ? »

Quand on le louait du talent extraordinaire qu'il avait pour la prédication et de ce qu'il était fort suivi : « On
 « me suit, répondait-il, mais Simon le magicien était
 « encore plus suivi. » Il avait aussi souvent en esprit l'exemple d'un ancien, fameux prédicateur, qui après avoir réformé l'un des plus grands ordres de l'Église, est devenu un insigne apostat¹. Il avait une horreur extrême de toute flatterie, et il croyait les louanges si dangereuses et si invincibles à la véritable humilité, qu'il s'était fait une loi de ne jamais louer personne en sa présence. Un jour, il avança cette maxime dans une conversation comme une règle de l'Évangile ; on l'en reprit et on lui soutint le contraire. Il consulta sur cela une personne de piété, qui lui fit réponse qu'il n'y avait pas moins de danger de ne jamais louer que de louer toujours ; que c'étaient deux extrémités qu'il fallait également éviter ; que si on se mettait en danger de blesser la cha-

¹ Bernardin Ochin, sans doute, le fondateur des Quarante Heures, général des Capucins, et qui finit par soutenir la polygamie.

rité en l'u-
 charité en
 qui avait
 de sainte
 Depuis ce

Il était
 tout à tou-
 confesser,
 ne le reb-
 trouver qu-
 vertir. On
 gnies de
 s'étaient p-
 blia rien p-
 si bien ga-
 fesser. Il
 générale
 et à la f-
 monde en
 personnes
 unes, mai-
 était-il ch-
 les pauv-
 dans les l-
 les assist-
 prenait u-
 fants orp-
 ci ou il
 procurait
 gagner le-
 se perdre
 rier selon
 l'an 1709
 mourant

rité en l'un, on se mettait aussi en danger de blesser la charité en l'autre. On lui cita l'exemple du Fils de Dieu, qui avait loué le centenier en sa présence, et celui de sainte Élisabeth, qui avait loué la sainte Vierge. Depuis ce temps, il ne fut pas si réservé sur ce point.

Il était si zélé pour le salut des âmes, qu'il se faisait tout à tous à quelque heure qu'on le demandât; pour confesser, il était toujours prêt. Les plus grands pécheurs ne le rebutaient point. Sa plus grande joie était d'en trouver quelque insigne qui voulût sincèrement se convertir. On envoya en garnison à Soissons deux compagnies de gardes du corps. Il en trouva plusieurs qui ne s'étaient point confessés depuis dix à douze ans. Il n'oublia rien pour leur parler et pour les attirer à lui. Il sût si bien gagner leur confiance, qu'ils le prièrent de les confesser. Il les tint près de deux mois à faire une confession générale et à les instruire de leurs devoirs de chrétiens, et à la fin il les convertit si parfaitement, que tout le monde en fut édifié. Il n'était difficile qu'à l'égard des personnes du sexe. Il en conduisait néanmoins quelques-unes, mais le nombre en était très petit; encore ne s'en était-il chargé qu'après beaucoup de résistance. Il aimait les pauvres d'un amour de tendresse; il les consolait dans les hôpitaux; il les visitait dans leurs maisons, et il les assistait de ses aumônes autant qu'il pouvait. Il prenait un soin singulier des pauvres honteux et des enfants orphelins. Il faisait apprendre des métiers à ceux-ci ou il leur cherchait des conditions pour servir; il procurait aux autres des pensions ou des emplois pour gagner leur vie. Il a retiré plusieurs filles du danger de se perdre, et il a donné à d'autres des dots pour se marier selon leur condition. Pendant la grande famine de l'an 1709, en arrivant à Troyes, il trouva un pauvre, mourant de misère et de faim, couché sur le pavé, qui

n'ayant pu avoir un lit à l'hôpital, à cause du grand nombre de malades, était au milieu de la rue, sur un peu de paille, en attendant sa dernière heure. Il le prit sur ses bras, le porta dans la chambre qu'on lui avait préparée et le mit dans son lit. Après qu'il fut guéri, il le fit habiller tout à neuf, le fit confesser et communier, lui donna un chapelet et un scapulaire, et le renvoya en cet état. On lui adressa un jour à Soissons un Hollandais calviniste. Il l'instruisit si parfaitement de la vérité de notre religion, que cet homme avec toute sa famille fit abjuration, et de crainte que la misère ne l'obligeât de retourner en son pays et de se pervertir, le P. Calabre lui fit obtenir de la cour une pension suffisante pour subsister. Il rendit encore le même service à un pauvre Anglais qu'il convertit. Sa grande charité pour les pauvres lui fit entreprendre des choses qui passeraient pour imprudentes et téméraires dans un autre. Un jour il alla chez un abbé de condition qu'il ne connaissait presque point, et lui dit : « Monsieur, quoique je n'aie pas l'honneur d'être connu de vous, j'ose pourtant vous demander, au nom de JÉSUS-CHRIST, quatre louis d'or pour des pauvres honteux qui en ont un extrême besoin. » Cet abbé fut si charmé de sa charité, que sur-le-champ il lui en donna six.

Nous avons déjà dit que, dès que ses emplois lui laissaient quelque temps libre, il s'employait à aller prêcher et catéchiser à la campagne, où il visitait les pauvres et les malades, et les assistait de ses aumônes. Un jour, étant allé à la paroisse de Terny, auprès de Soissons, on l'avertit qu'il y avait une pauvre fille paralytique, qui demeurait dans une espèce de cave fort malsaine, où elle était sans aucun secours ni consolation. Il y alla, la consola le mieux qu'il put, lui laissa quelque aumône, et s'employa ensuite auprès d'une personne de qualité qui

lui pr
de sa
Il é
y parl
même
traign
sion à
il rem
sions
encore
biens
sein d
liers d
dispos
hortati
de livr
il y e
sions g
ou reli
Il e
à la gl
jour l'
qui ava
prisonn
fit auss
qualité
temps
destiné
pas été
porter
cher, p
pour le
qu'il a
Dieu.

lui procura une pension de deux cents livres pour le reste de ses jours.

Il était d'une assiduité infatigable au confessionnal. Il y parlait aux pénitents avec une si grande charité et en même temps avec une telle force, que souvent il les contraignait de verser des larmes à ses pieds. Il fit une mission à Jouarde, où il convertit quantité de personnes et il remédia à plusieurs désordres, autant par les confessions qu'il entendit que par ses prédications. Il en fit encore une autre l'année de sa mort, qui produisit des biens merveilleux dans une autre paroisse. Il avait dessein d'en commencer une la même année pour les écoliers du collège de Troyes, mais les choses n'étant pas disposées pour cela, il se contenta d'y faire quelques exhortations et d'y commencer une petite bibliothèque de livres de piété qu'on prête aux écoliers. Cependant il y en eut des quantités qui lui firent des confessions générales, dont la plupart sont maintenant prêtres ou religieux.

Il embrassait avec joie tout ce qui pouvait contribuer à la gloire de Dieu et au salut du prochain. On vint un jour l'avertir qu'il y avait à Soissons une fille anglaise qui avait accompagné des soldats ennemis, qui y étaient prisonniers de guerre, laquelle désirait se convertir. Il la fit aussitôt sortir de la ville, l'envoya chez une dame de qualité à la campagne, pour y être en sûreté, et quelque temps après il la fit conduire à Troyes, dans une maison destinée pour retirer les personnes dont la conduite n'a pas été réglée, où elle est maintenant. On pourrait rapporter plusieurs exemples de sa charité qu'il n'a pu cacher, parce qu'il a été obligé de s'associer des personnes pour les pratiquer; mais pour toutes les bonnes œuvres qu'il a pu faire seul, elles ne sont connues que de Dieu.

Les dernières années de sa vie il faisait d'ordinaire, pendant ses vacances, un voyage à Troyes. Pendant tout le temps qu'il y demeurait, sa principale et presque son unique occupation était d'y prêcher aux prisonniers, d'y visiter les pauvres malades, d'y faire des conférences aux religieuses, et d'exhorter ses parents à mépriser les biens de la terre et à penser uniquement à leur salut. Il exhortait continuellement son père de faire de son bien le plus d'aumônes qu'il pourrait, et de ne point penser à lui en amasser; qu'il avait près de cent maisons de l'Oratoire en France où il ne manquerait jamais de pain pour tout le reste de sa vie, et qu'il ne devait point par conséquent se mettre en peine de lui.

Cette grande charité pour les pauvres et pour les prisonniers l'a accompagné jusqu'au tombeau. Car, par sa dernière disposition qu'il écrivit de sa main quelques jours avant sa mort, il donna aux pauvres tout l'argent qui se trouvera dans son coffre, et qui lui sera dû par quelque personne que ce soit dans le temps de sa mort. Il recommande qu'on distribue son linge aux pauvres ecclésiastiques à qui il pourrait servir, et il prie son père et sa mère de délivrer un prisonnier détenu pour dettes, afin que Dieu lui fasse miséricorde en l'autre vie; ce qu'ils ont exécuté fidèlement. Son grand amour pour les pauvres était cause que plusieurs personnes de piété lui confiaient de grosses sommes pour les leur distribuer. Car on a reconnu après sa mort que, quoique ses parents ne lui donnassent pas plus de deux cents livres par an, cependant il y avait peu d'années qu'il ne distribuât en aumônes jusqu'à trois à quatre mille livres.

Son cœur était tellement embrasé de l'amour céleste, que tout le portait à Dieu. Sa méditation était continue, et ce qui aurait causé à un autre de fortes distractions était souvent pour lui un plus puissant motif

d'élever son cœur à son Sauveur. Toutes les créatures lui étaient autant de sujets de méditation, et l'univers entier n'était qu'un grand livre où il lisait les merveilles et les bontés de Dieu pour les hommes. Il en était souvent si occupé, qu'il ne s'apercevait pas quand on le saluait, et lorsqu'on l'en avertissait, il faisait de grandes excuses de son incivilité. Il alla un jour en compagnie, à Soissons, à Notre-Dame-de-Liesse ¹, sans jamais parler que pour réciter quelques prières vocales; tout le reste du chemin fut employé à méditer avec une telle ferveur et une telle application d'esprit, qu'à peine s'aperçut-il qu'il fût arrivé au terme de son pèlerinage. Mais lorsqu'il entra dans la chapelle et qu'il fut à genoux devant l'image miraculeuse de la sainte Vierge, il y demeura comme immobile et extasié pendant un temps considérable. Le feu de l'amour divin s'échauffa tellement dans son cœur, qu'il fut contraint de temps en temps de jeter de profonds soupirs pour respirer. Qui pourrait rapporter ce qui se passa pour lors dans son cœur; mais c'est un mystère qui n'est connu que de Dieu seul.

Sa ferveur dans la prière était si grande que, lorsqu'il assistait au chœur à quelque office, sa voix jetait la componction dans l'âme de tous ceux qui l'entendaient. On a peine à comprendre comment il se pouvait faire qu'ayant un si grand amour pour Dieu, il fût pourtant si pénétré de frayeur pour l'adorable sacrifice de nos autels, puisque de tous nos mystères il n'y en a point qui nous unisse plus intimement à lui et qui nous fasse jouir plus parfaitement de sa présence. Cependant il en avait une crainte si respectueuse, que, quand il célébrait la messe, il était aisé de voir qu'il tremblait de tout son corps

¹ Célèbre pèlerinage, aujourd'hui encore très fréquenté.

comme un criminel qui paraît devant son juge ou qu'on mène au supplice, ce qui ne provenait que de la vive foi et du profond respect qu'il avait pour cet adorable mystère. On le voyait entrer dans un tel zèle, qu'il paraissait tout hors de lui-même. Il croyait que JÉSUS-CHRIST n'était pas moins offensé par la précipitation des uns que par le sacrilège de ceux qui la disent en péché mortel. Car si ceux-ci manquent de la grâce nécessaire pour s'en approcher dignement, ceux-là certainement manquent de la foi et du respect qui n'est pas moins nécessaire pour l'offrir comme il faut. Il appuyait son sentiment sur l'autorité de saint Bonaventure, qui dit que de célébrer de la sorte avec tant de précipitation, n'est pas une moindre profanation que de l'offrir avec une conscience souillée de crimes. Quand il la disait en particulier, à l'exemple de saint Philippe de Néri et du P. de Bérulle, il se répandait en des entretiens amoureux avec ce divin Sauveur, qui duraient plus d'une heure. Mais quand il la disait en public, il s'abstenait de toute singularité et ne demeurait à l'autel pas plus d'une demi-heure. Il ne la célébrait presque jamais qu'il n'eût sur lui quelque instrument de pénitence, ou haire, ou cilice, ou chaîne de fer. Il la disait tous les jours, à moins qu'il ne fût dangereusement malade.

Sa grande dévotion était pour JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur et pour ses divins mystères. Son unique désir était de le faire connaître. C'est à quoi il s'appliquait le plus dans ses sermons, dans ses conférences, dans ses entretiens et en toutes autres occasions. « Hélas ! disait-il « quelquefois, on ne connaît pas JÉSUS-CHRIST et on l'étudie encore moins. Toute notre étude ne devrait être « que de JÉSUS-CHRIST, et c'est à quoi on ne pense pas. « Il y a bien peu de personnes, même parmi les ecclésiastiques, qui puissent dire comme saint Paul : *Non*

« *judicavi me scire aliquid nisi JESUM CHRISTUM*¹. On
« passe sa vie à étudier et à apprendre une infinité de
« choses inutiles, et on ne s'applique pas à l'unique né-
« cessaire. Malheureux celui qui a beaucoup d'esprit et
« de science, et qui ne connaît pas assez JÉSUS-CHRIST.—
« Je vous prie, mandait-il à un de ses amis, de m'en-
« voyer plusieurs livres tels que je vous les ai demandés
« pour les distribuer, car je crois que cela pourra faire
« connaître et aimer JÉSUS-CHRIST. C'est l'unique motif
« que j'en ai. Oh ! que je souhaiterais être maître de
« tous les esprits et de tous les cœurs des hommes pour
« ne les employer qu'à connaître et à aimer JÉSUS-
« CHRIST ! Je plains souvent en moi-même la malheu-
« reuse condition des prédicateurs de notre siècle, qui
« sont obligés de prêcher continuellement contre les
« vices et qui s'appliquent rarement à faire connaître
« JÉSUS-CHRIST. Si les chrétiens étaient aussi saints que
« du temps de saint Paul, on devrait, à son exemple, ne
« parler que de JÉSUS-CHRIST et de ses mystères. Mais
« il faut maintenant prêcher à des chrétiens contre les
« vices les plus grossiers, de même qu'on ferait à des
« idolâtres. » Quand il faisait le catéchisme aux enfants
et aux grandes personnes dans les villages, il ne man-
quait jamais de leur apprendre ce que c'était que JÉSUS-
CHRIST, de leur en donner toute la connaissance néces-
saire et de les exhorter à l'aimer de tout leur cœur. Il
leur faisait concevoir de quelle manière il était notre sau-
veur et notre souverain médiateur auprès de Dieu, son
père. Ensuite il leur conseillait de dire souvent : « Je
« vous adore par JÉSUS-CHRIST et en JÉSUS-CHRIST mon
« Sauveur et mon souverain médiateur. Je vous remercie

¹ 1^{re} lettre aux Cor., II, 2.

« en lui et par lui ; je vous aime et veux vous aimer
« éternellement en lui et par lui. »

Un jour étant allé voir un bon curé de la campagne, il reconnut qu'il avait établi dans sa paroisse que tous les vendredis, sur les trois heures après midi, plusieurs personnes de piété s'assembleraient dans son église pour y adorer JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur au moment de sa mort. Il en fut si charmé, que dans le même temps il forma le dessein d'établir partout cette dévotion. Il en écrivit à un de ses amis qui était en Italie, qui obtint du Pape une bulle d'indulgence en faveur de ceux qui honoraient le moment précieux de la mort de Notre-Seigneur. Après en avoir eu l'approbation de monseigneur l'évêque de Soissons, il la fit imprimer et il la répandit partout où il put. Il avait une dévotion particulière pour trois mystères, qui sont : son enfance, sa passion et l'adorable sacrement de nos autels. Il récitait, pour cet effet, tous les soirs les litanies de l'Enfance. Il recommandait beaucoup cette dévotion de l'Enfance aux jeunes élèves, afin que Notre-Seigneur les conservât dans leur innocence et les préservât des embûches du démon pour les mérites de sa sainte Enfance.

Il les exhortait aussi souvent à faire réflexion sur les vœux de leur baptême, et pour cet effet il leur en expliquait les obligations, et il n'oubliait rien pour les imprimer fortement dans leurs esprits. Quand il allait à Troyes, la première chose qu'il faisait, étant arrivé, était d'aller dans l'église paroissiale où il avait été baptisé, où il demeurerait longtemps en prières auprès des fonts baptismaux pour y remercier Dieu de ce qu'il l'avait fait chrétien. Il a prié son père par son testament d'y faire dire trente messes pour le repos de son âme. Tous les premiers jours du mois, il renouvelait les vœux de son baptême et il disait la sainte Messe à cette intention, et

tous les derniers jours il récitait les prières des agonisants et disait la messe pour demander à Dieu une sainte mort. Quelques jours avant sa dernière maladie, il dit à un de ses amis : « C'est demain le dernier jour du mois, « préparons-nous à la mort, car nous mourrons bientôt. » Il avait soin de distribuer dans les familles une feuille où étaient imprimées les promesses du baptême avec la manière de les renouveler tous les jours en forme de prière, qu'il conseillait de réciter avec attention, et même il apprenait à ceux qui en étaient capables de quelle manière il fallait les méditer. Il inspirait beaucoup cette dévotion aux ecclésiastiques et surtout aux curés. Il leur recommandait de prendre souvent pour sujet de leurs prêches l'explication et le renouvellement des promesses du baptême, comme étant le fondement de tout le christianisme. Il les exhortait d'établir dans leurs paroisses que tous les ans, le dimanche après l'Épiphanie de Notre-Seigneur, on fit dans leurs églises un renouvellement public des promesses du baptême au nom de tous les paroissiens, et qu'ensuite on leur expliquât ce qu'ils avaient promis à Dieu et l'obligation qu'ils avaient contractée d'y être fidèles¹.

Il lisait toute l'année la Bible à genoux devant le saint Sacrement. Il en savait une partie par cœur. Il ne se précipitait point en la lisant, et il ne s'était point prescrit ce qu'il en devait lire chaque jour comme l'on fait d'ordinaire. Mais quand il trouvait quelque verset ou quelque histoire et parabole qui le touchait, et sur laquelle Dieu lui donnait quelques lumières, il s'arrêtait à les méditer

¹ Cette pratique s'est conservée, notamment à Saint-Sulpice; nous nous souviendrons toujours de l'émotion que savait communiquer aux fidèles le vénéré M. Hamon lorsqu'il présidait cette touchante cérémonie.

et à s'en pénétrer aussi longtemps que Dieu lui en donnait la pensée. Il lui est arrivé souvent de demeurer une demi-heure entière à ne lire qu'un verset de l'Écriture, dont il était d'abord si touché qu'il ne pouvait penser à autre chose. Il portait toujours sur lui un Nouveau Testament. Il en conservait un avec un très grand respect, qui avait été donné par notre très honoré Fondateur à un prêtre de l'Oratoire. Il avait un amour singulier pour l'Évangile de saint Jean et pour les Épîtres de saint Paul. Lorsqu'il n'était encore que confrère de l'Oratoire, il les avait apprises par cœur. Il disait qu'il aurait bien passé toute sa vie à ne lire et à ne méditer que ces deux livres. Il s'appliquait avec tout le soin possible à en inspirer l'amour aux ecclésiastiques. Il les leur expliquait pendant leur séminaire, et leur apprenait de quelle manière il fallait les lire en esprit d'oraison. Il leur représentait comme un grand crime de les lire par curiosité ou par vanité. Il ne demandait guère moins de dispositions pour étudier l'Écriture sainte que pour recevoir l'adorable Eucharistie. « Il faut, disait-il, apporter à l'une et à l'autre une pureté de conscience et une pureté d'intention. Une pureté de conscience, c'est-à-dire être en état de grâce, parce que *in malevolam animam non introibit sapientia*¹, et une pureté d'intention, c'est-à-dire n'y rechercher que la connaissance et l'amour de Dieu, et JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur. Tous ceux qui la lisent autrement n'y trouvent que leur condamnation, et n'en retireront aucun fruit qu'un jugement de Dieu plus rigoureux à leur égard. »

Il avait une estime singulière pour les écrits de l'éminentissime cardinal de Bérulle, notre très honoré Fondateur. Il en lisait tous les jours quelque chose. C'est

¹ Sagesse, 1, 4.

pourquoi il mandait un jour à un Père de l'Oratoire, qui avait été directeur de l'Institution : « Je lis tous les jours quelques pages des ouvrages de notre très honoré Père ; je n'y ai pas manqué ou très peu depuis quinze ans que vous me l'avez ordonné. Demandez à JÉSUS-CHRIST que cette lecture me profite. » Il disait qu'il y avait deux livres où l'on était assuré de trouver toujours JÉSUS-CHRIST : c'étaient les Épîtres de saint Paul et les ouvrages du P. de Bérulle ; qu'il était presque impossible de lire l'un et l'autre sans ressentir dans son cœur un nouvel amour pour le divin Sauveur ; qu'ils avaient écrit tous deux de l'abondance de leur cœur ; et qu'il était aisé de connaître que tous les ouvrages du P. de Bérulle n'étaient que le fruit de ses méditations, et que l'amour de son cœur n'y avait pas moins de part que la sublimité de son esprit. Il en conseillait la lecture à tous les prêtres de l'Oratoire, mais il voulait que ce fût en esprit d'oraison, non pour devenir plus savant, mais pour être plus pieux et plus affectionné à JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur et à la très sainte Vierge, sa Mère. Il était très exact tous les ans à faire, selon l'usage de la congrégation de l'Oratoire, une retraite de dix jours pour se renouveler dans l'esprit de sa vocation. Ses lectures de piété pendant ce temps étaient des ouvrages du P. de Bérulle ; toute autre lecture, après l'Écriture sainte, lui paraissait presque insipide ; il en était si souvent touché, que les larmes lui en tombaient des yeux sur son livre.

Ses retraites annuelles n'étaient pas seulement pour se renouveler dans la première ferveur de sa vocation, mais encore pour se disposer à la mort ; car, d'un côté, ses fréquentes infirmités et ses austérités excessives lui persuadaient qu'il était bien difficile qu'il vécût longtemps, et de l'autre, son grand amour pour JÉSUS-CHRIST, qui,

de jour en jour, s'augmentait dans son cœur, lui faisait désirer de voir bientôt la consommation de son sacrifice et son entière délivrance de ce corps de corruption, pour se réunir à son Dieu et à son Sauveur. Il y avait déjà plus de six à sept ans qu'il avait prié un prêtre de l'Oratoire, d'une piété éminente, de lui prescrire quelque pratique pour se préparer à la mort; ce fut en partie le motif qui le porta à établir la confrérie de JÉSUS expirant. La pensée de la mort lui était toujours présente; c'est pourquoi il ne faut pas s'étonner s'il en parlait en toutes occasions. « Il n'y a que la foi et l'espérance en JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur, disait-il un jour, qui peuvent adoucir cette extrême appréhension que tous les hommes en ont. La mort, qui en elle-même est la chose du monde la plus terrible, *terribilium terribilissimum*, est douce et souhaitable en JÉSUS-CHRIST. Depuis que ce divin Sauveur a bien voulu la souffrir pour nous, il en a ôté toute l'amertume. C'est pourquoi saint Cyprien l'appelle *votum christianorum*. Rien ne nous est donc plus nécessaire que d'y penser souvent avec foi et espérance en JÉSUS-CHRIST, et de nous y préparer tous les jours par une vie sainte et réglée. » L'on peut dire qu'il l'avait même peinte sur son visage, tellement depuis longtemps il était maigre et pâle à cause de ses austérités.

M^{sr} l'évêque de Soissons, ayant été averti de la rigueur excessive avec laquelle il traitait son corps, tout infirme qu'il était, alla sans l'en avertir dans la chambre et s'approcha de son lit pour l'examiner. Il le pria humblement de ne point se donner la peine qu'il voulait prendre; mais ce digne prélat, ayant levé dans le même temps la couverture, trouva qu'il n'avait qu'une grosse pierre pour son chevet et qu'une paille fort dure pour son lit. Il appela un de ses laquais, lui fit ôter

cette pierre et apporter un chevet et un matelas, et lui ordonna de s'en servir. Ce fut pour lui une confusion extrême. Il demeura dans le silence pendant tout ce temps, et, après que monseigneur de Soissons fut sorti, il se mit à pleurer sur son prie-Dieu, se regardant comme un réprouvé qui était indigne de faire pénitence, répétant plusieurs fois avec une abondance de larmes ces paroles du prophète-roi¹ : *Cor contritum et humiliatum Deus non despicies : ne projicias me a facie tua*. Quand on lui disait qu'il avait besoin de se conserver, il répondait qu'il avait encore plus besoin de se convertir et de faire pénitence. Un jour on lui dit qu'une bonne nourriture lui serait nécessaire pour le rétablir, et il répondit que la meilleure nourriture pour lui était la pénitence et la mortification, et qu'il n'attendait son parfait rétablissement que de la puissante miséricorde de JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur, ajoutant ces paroles : *Salvatore[m] expectamus Dom[ini]um JESUM CHRISTUM, qui reformabit corpus humilitatis nostræ configuratum corpori claritatis suæ*².

Il fut surpris d'une fièvre violente le 1^{er} jour de juin 1710; ensuite d'un gros rhume dont il était incommodé depuis longtemps. On jugea aussitôt qu'il y avait du danger dans sa maladie. Il entra dans un grand recueillement intérieur, parlant peu et priant sans cesse. Il eut de grands maux de tête le troisième et le quatrième jour de sa maladie; mais les remèdes qu'on lui donna dissipèrent la fluxion qui les lui causait, et depuis ce temps il eut toujours l'esprit libre et une grande présence de Dieu. La fièvre continuant, nonobstant tous les remèdes, il demanda de bonne heure les derniers sacrements. Il les reçut avec une grande piété; son humilité lui fit s'ab-

¹ Du psaume *Miserere*.

² Saint Paul aux Philip., III, 21.

stenir en cette occasion de toutes les démonstrations extérieures de son grand amour pour JÉSUS-CHRIST et pour la sainte Vierge, de peur de s'attirer l'estime des assistants ; il se contenta de donner en particulier quelques avis très salutaires à des confrères qui étaient ses pénitents. Dans ce temps, un de ses amis voulut le louer sur le grand nombre de bonnes œuvres qu'il faisait tous les jours, et il s'écria aussitôt : *Vae qui dicunt mihi : Euge, euge*¹.

Il avait dans son lit plus l'apparence d'un homme en oraison et recueilli en la présence de Dieu que d'un malade moribond. On ne l'entendait jamais se plaindre, et il était aisé de voir que son esprit et son cœur n'étaient occupés que de JÉSUS-CHRIST expirant sur la croix, et que, s'unissant à ce divin Sauveur, il ne désirait rien davantage que de mourir dans ses dispositions saintes. Quelques moments avant d'expirer, il dit au Père supérieur², qui pendant toute sa maladie ne le quitta point : « Mon Père, vous prenez trop de peine pour cet indigne « pécheur. Abandonnez-le, je vous prie, à la miséricorde « de Dieu. » Ensuite il ajouta que comme l'âme d'un inférieur était entre les mains de son supérieur, et que la sienne y avait toujours été depuis plusieurs années, il le priait de la remettre entre les mains de JÉSUS-CHRIST, et de lui dire ces paroles : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum ejus*. Le Père supérieur, pour le contenter, lui imposa les mains sur la tête, et, après avoir dit ces paroles, il ajouta en lui-même : « O mon Sauveur JÉSUS-CHRIST, en l'honneur de la recommandation que vous « fîtes sur la croix de votre âme à votre Père, je vous

¹ Ps. XXXIX, 16.

² C'était à ce moment le P. L. de Carrières, l'auteur de la célèbre traduction de la Bible.

« recommande l'âme de votre fidèle serviteur », et, quelques instants après, le P. Calabre expira. Ce qui arriva le 13 juin, à six heures et demie du matin, de l'an 1710.

On peut juger combien il a été estimé pendant sa vie et après sa mort par ce que nous allons rapporter. M^{sr} l'évêque de Soissons a voulu qu'on mit son corps dans un cercueil de plomb. Son père étant allé voir ce prélat à Paris, il lui dit qu'il était bien heureux d'être le père d'un saint; qu'il estimait tel son fils, qu'il aurait souhaité lui ressembler. M^{sr} l'évêque de Troyes a témoigné souvent un grand désir de le retenir dans son diocèse, et qu'il avait pour lui une estime particulière. Plusieurs personnes ont désiré avoir son portrait, après sa mort, pour en conserver toujours la mémoire, et on a été obligé de le faire graver pour les contenter. Enfin on a composé ces huit vers qui le représentent en peu de mots, beaucoup mieux que tout ce que nous avons pu en dire :

Imiter de saint Paul le zèle et l'éloquence,
Vivre pour Jésus seul, lui gagner tous les cœurs,
Former pour son troupeau de vigilants pasteurs,
Ajouter au travail une âpre pénitence,
Soulager l'indigent, veiller, lire, prier,
De toutes les vertus nous fournir des exemples:
Ces traits et ceux que tu contemples
Te le retracent tout entier



Monsieur l'abbé Bonnardet

Collège de Juilly

(Saint-Marcel)

Calabre

Socart: Biographie des personnages remarquables de
Troyes et du Département de l'Aube
Troyes, Leiris, 1882, in 12

p. 73

Paraphrase du psaume 50^r

Fonda la société des adorateurs de Jésus expirant
confessé approuvé par Clément XI

Sossais. Grand Séminaire le 13 novembre 1899

mon Révérend Père.

Chargé par monseigneur
Evêque de Sossais de faire les
annales de notre Grand Séminaire,
je prends la liberté de m'adresser
à un Fils de l'Oratoire pour les
débuts de la maison. Le Grand Séminaire
de Sossais en effet ne fut définitive-
ment constitué que le 8 février 1678
sous la direction de l'Oratoire. Les Pères
restèrent de 1678 à 1716, firent place aux
Jésuites et revinrent de 1739 à 1764.
Nous n'avons sur leur séjour que
quelques actes notariés ou interven-
nent soit le supérieur soit des professeurs,
c'est insignifiant. Sur les deux premiers
supérieurs le P. Michel Barbey et le
P. Louis Calabre mort ici en odeur
de sainteté, peu de chose aussi.
Le Dictionnaire biographique de Michaud
donne une notice sur le P. Calabre.
Elle fait connaître une vie de plus
intéressante; nous avons de ailleurs son

portrait. Je vous donc vous demander
mon Révérend Père de vouloir bien
me indiquer les sources auxquelles je
pourrais puiser pour faire revivre des
figures tombées dans l'oubli. Peut-être
les archives de votre maison de Paris
renferment-elles quelque précieux dou-
ment nous intéressant ; je serais ravi
que vous me facilitiez les moyens de
le consulter ou de le faire consulter
car nous avons des Sarrasins aux
Carnes.

Veuillez bien mon Révérend Père,
excuser la liberté que j'ai prise
et avoir à ma gratitude anticipée
comme aussi agréer mon religieux respect

H. Binet
Prof. au J. Sarrasin.

Montbault 19 Mars 1935



Bien cher Père.

J'ai oublié de vous avertir que
je n'irai pas déjeuner à St. Eustache
jeudi midi. Je suis retenu à Montbault.
- Le P. Jouffrey ira, lui, comme de coutume.

J'ajoute une toute petite question
de bibliographie oratorienne: Pourriez-vous
me dire à quelle date le P. Edme Calabre

a publié pour la 1^{re} fois sa paraphrase
du psalme "Miserere". - Le "supplément" du
P. Ingold porte 1595, mais j'ai peur que ce
ne soit une erreur, car les rééditions sont
de beaucoup postérieures. Or j'aurais besoin
de savoir avec certitude si vraiment l'ouvrage
est paru avant le 18^e siècle... - Excusez-moi
de vous déranger ainsi, je sais que sur tous
ces questions vous êtes tout à fait au courant..
Vous pourriez donner la réponse jeudi, au
P. Jouffrey, qui me l'appellera. Merci

- Et voyez à mes sentiments respectueux
en Notre Seigneur.

P. Aubrey
je t'at.

Paul Aubrey
Montbault.

Calabre
(Lome)

Voir Custon
(marthin)

Edme Calabre

Homélie ou paraphrase Du Pseaume L Misereere mei Deus
en forme d'instruction composée par feu le R^d. Edme Calabre
nouvelle édition augmentée des Pseaumes de Penitence
à Paris J. Th. Herissant et Cl. Herissant 1748 avec approbation
privilege, portait de l'auteur grec à l'âge de 45 ans
Verset 6 de l'Épître aux Corinthiens : " In suavitatem, in ...
per J. Ph. L. Bas ~~et~~ sculp

254 pages in 18 III f non numérotés privilege du 10 X 1748
l'approbation du P. de la Tour 20 mars 1748

MM. 610 , page 194 , N° 1027

Le Conf. Idme Calabre

Né à Broges, 17 ans

Fils de Gaspar Calabre marchand & Jaquette Legrin

Humanités antiques & 1 an théol à Broges

Entré à Paris le , vêtu le 21 Nov 1682

Pension : 300^{fr} Aust. seulement

Voici pour le livre en question :

Comédie ou Paraphrase du Ps. L. misericordia,
en forme d'Instruction
composée par feu le R. P. Edme Calabre -
Nouvelle Edition
augmentée des ps. de la Pénitence avec 7 Prières
et des Litanies de S. C. p. les pêcheurs,
Aïe des de l'écriture

à Paris chez Jean Gh. Hérissant, rue St Jacques
à St Paul et à St. Hl.

et chez Claude Hérissant rue N. D., à la Croix Noire
et aux 3 Vertus M.DCC.XLVIII 1748

avec approb. et priv. du Roi

(La 1^{re} édit. autorisée, 20 Mars 1712
par P. F. de La Cour.

Il y a 1 portrait gravé - (de J. Ph. Lebas.)

où il est dit que le P. Calabre est mort à 85

Je ne sais ni dire au juste le format (in-18 1/2)

des restes l'édition n'en arien de rare

Il y est question aussi d'une dévotion à Jésus
souffrant établi à Soissons par le P. Calabre
et qui fut approuvée par 1 Bulle du Pape
laquelle est reproduite en entier

Edme Calabre de Troyes
(1665 - 1710)

+ Homélie ou Paraphrase du Ps. 50 Misere en forme
d'instruction Paris 1768 in 18

Paris Lacroix 1847 in 32 31^e édition

(Bibl. cath. Tournay 1861 Suppl. p. 58

omis par Guérard



ÉGLISE SAINT-EUSTACHE

Dimanche 24 Novembre 1935, à 14 h. 30

FÊTE TRADITIONNELLE DE

SAINTE-CECILE

NEFS LATÉRALES

ENTRÉE POUR UNE PERSONNE

par le Portail de la rue du Jour

I. Calabre

gravi per seok in

cadre ovale supporté par un socle, la partie d'égoutte du cadre arché
par un socle, ~~le~~ profil complet d'égoutte

for ~~border~~ Edm. Caliber TREC order D. J. Tawnd

het Gehele In moritate, in fide, in caritate, in veritate, in unitate Dei (11 Cor. 13)

Largent -

Tableau en cliché $10\frac{1}{2} \times 4$

Haarlem. —

Calabre

M. 219

grand portrait médaillon.

à profil à droite, belle gravure
un rideau couvre le côté du cercle devant la figure

sur la partie découverte du cercle on lit

Edm^{us} Calabre Inec^{us} Orat.^{us} D. J. sacer^d

obit an. 1710, octatis succ. h. 5

au bas

in sanctitate, in spiritu sancto
in charitate non ficta, in verbo veritatis,
in virtute Dei II corinth 6

Nicolas Lefebvre pinxit

Nic. Tardieu sculpsit

H 34

2 exemplaires

L-25

Tout 1 collé sur carton

Edme Calabre, av. et.
portraits par Lebas,
Lectin et autres non si-
gnés, 3 liv. en 12 du 18^e
L'écrit. Chag. 1

1

Grand Séminaire de Soissons
le 18 Oct. 1700

Mon Révérend Père,

J'ai gardé le silence
bien longtemps à la suite
de la bonne lettre que
vous avez bien voulu me
répondre au sujet des Orato-
rens du Séminaire de Soissons.
La Providence a permis que
depuis ce temps de nombreux
dirigés de famille m'aient
pris mon temps et m'aient
exploré la force de m'occuper
de ces questions d'histoire.

aujourd'hui je
me présente de nouveau à
votre bienveillance.

Vous m'avez demandé de
vous indiquer ce que nous
pensions, mon Révérend Père.

Hélas j'ai cherché partout; j'ai
feuilleté tous les catalogues
de bibliothèques et d'archives.
Tout à peu. Une note m'en dit
tout du jeune homme dont vous
me parlez. Mais n'avant que
l'écrit de l'abbé de 1748.

Vous savez que
maintenant si vous avez à
fournir les renseignements sup-
plémentaires me donne les noms
des Supérieurs Oratoriens et
des principaux Oratoriens.

Surtout je tiendrais à
savoir si le P. Calabre dont
vous avez le portrait (gravure)
a été Supérieur ou Vicaire seule-
ment; de même si le P. Carrière
a été supérieur. Il y a discussion
sur ces deux points.

La notice du P. Calabre
dans la Bibliothèque oratorienne
que nous avons n'est pas claire
sur ces deux points.

Mais donnez-moi vos noms
deux noms religieux pour
H. Drouot

Edme Calabre, avoit
portraits par le bar,
Sextin et autres non si-
gués, 3 livres en 12 du 18^e
L'écrit. Chag. 1

Marquis de Rochambeau : Biographie Vendômoise, Paris, Honoré Champion, 1884. I 276 =

Edme Calabre, prêtre de l'Oratoire, est né à Broges le 4 mai 1665. Il fut élevé au collège de Vendôme, où il fit de brillantes études. Très-jeune à l'Oratoire, il enseigna avec éclat les humanités à Vendôme et y devint préfet des études. En 1695, il fut nommé directeur du séminaire de Soissons et remplit ces fonctions avec un zèle, une prudence et une habileté dont le souvenir est encore vivant dans la ville. Il ne se contentait pas de former de jeunes ecclésiastiques, il employait tout le temps que ses fonctions lui laissaient de libre à aller catéchiser dans les campagnes, consolider les malades dans les hôpitaux et soulager les pauvres.

Doté d'un rare talent oratoire, il évitait par excès de modestie, les occasions de le produire. Ses sermons n'ont jamais été imprimés. Il avait publié des paraphrases sur les psaumes 50, 102 et 103 qui ont eu plusieurs éditions. La paraphrase du Psaume 50 a été souvent réimprimée; nous en connaissons une édition de 1716 chez Pierre Witte, rue St-Jacques à Paris. On y a joint les Règles de la Société de J.C. expirant, instituée pour honorer l'Homme-Dieu mourant et approuvée par une Bulle du Pape Clément XI en date du 12 août 1706; puis une autre édition de 1748 chez Heuriant aussi rue St-Jacques.

Il est mort à Soissons le 13 juin 1710.

Socarol = Biographie des personnages remarquables de Broges et de l'Aube, Broges, 1882, page 73 =

Le Père Edme Calabre, oratorien, né à Broges le 4 mai 1665, mort à Soissons le 13 juin 1710. Fils d'un marchand de fer, le jeune Calabre fit ses études au collège de l'Oratoire, entra dans les ordres et se fit remarquer par son talent pour la prédication. Après avoir professé pendant 99. Temps les humanités, il obtint des missions dans les campagnes, ce qui ne l'empêchait pas de prêcher avec succès à Broges et dans d'autres villes. Devenu directeur du séminaire de Soissons en 1695, il y eut un grand zèle et un grand talent dans la direction des jeunes séminaristes. Nous avons de lui une Homélie ou Paraphrase du psaume L. Miserere mei, Deus, qui eut un grand nombre d'éditions, outre celle de Broges. On a encore imprimé de lui après sa mort une autre Paraphrase sur les psaumes 102 et 103 plus savante et plus raisonnée que la précédente, mais qui n'a pas la même action. Elle eut aussi plusieurs éditions.

174

R. P. BOUGEREL
Bibliog-Orat. T 1, p 506
Ms. de Montpellier

N° de la notice : 174

Edme Calabre

La ville de Troyes fut le patrie du R. P. Edme Calabre, fils de Gaspard Calabre, marchand et de
Jacquette Le Gris. Il fut reçu à Paris le 29 Nov. 1682. Il a été regardé comme le modèle d'un saint
et parfait Directeur de séminaire. Il avait beaucoup d'esprit et de savoir, un talent merveilleux pour
la prédication et pour les conférences, un grand zèle, une ~~sainte~~ rare piété, une douceur et une prudence
singulière. Il pratiquait des mortifications et des austérités incroyables lesquelles ont beaucoup abrégé sa vie
et avancé sa récompense. Il aimait les pauvres avec tendresse, les assistait avec soin, et fût en venir
plus sûrement à bout, il se rendait pauvre lui-même. Il a été regardé pendant sa vie et après sa mort
comme un saint. M. de Sillery, évêque de Soissons, voulut qu'on mit son corps dans un cercueil de plomb
par respect pour sa vertu. Il a fait graver son portrait et recueilli plusieurs mémoires pour composer sa vie
et la donner au public. Il mourut au séminaire de Soissons le 13 juin 1710.

Ouvrages :

- I. Homélie ou paraphrase du Gramme 50 (Miserere) composé par le R. P. Edme Calabre, prieur de l'Oratoire.
Paris, WITTE, 1713 in 16 — Troyes 1711
- II. Règles observées dans la société des adorateurs de Jésus expirant, in-12.
- III. Il a paraphrasé grand nombre de Psalms. J'ai vu le 102 et le 103 imprimés.

Edme Calabre 1665-1710

Reçu à Paris 29 Nov 1682
à N.D. Des ordilliers, étudiant en 2^e année.

en 1685
6 août 1686

Pernis au Conf Calabre de faire un voyage de Beaune à Troyes pour y prendre l'air natal et établir sa santé

18 oct 1686

Destiné à Vendôme pour la 5^e M.M. 208

à y trouwe M.M. 218

1687

à Vendôme la 4^e " 255

1688

" la 3^e " 290

1689

" la 2^e " 327

18 oct 1690

le Conf. Calabre sort de Vendôme pour Provins M.M. 356

1691

à Provins Rhét. 1^{re} année M.M. 387

29 août 1692

le Conf. Calabre sous Diacre, de Provins, pour le Diaconat. M.M. 402

18 oct 1692

à Provins Rhét. 2^e année " 411

15 sept 1693

le C. Calabre, Diacre, de Troyes, représenté à l'ordination prochaine pour la prêtrise M.M. 428

10 oct 1694

le P. Calabre, de Troyes, à Vendôme, pour la préfecture des pensionnaires M.M. 586, 63

10 oct 1695

id, ibid, mêmes fonctions.

28 sept 1696

de Vendôme à Grenoble pour les fonctions du séminaire M.M. 587, 62

10 oct 1696

de Vendôme à Soissons, visitant au séminaire M.M. 589

11 oct 1697

de Soissons à N.D. de Grâce en Forez pour la préfecture de l'Académie M.M. 235

18 oct 1697

visitant à Soissons M.M. 248

1698

" " " 285

1699

" " " 329

1700

" " " 372

1701

" " " 407

1702

" " " 447

1703

" " " 480

1704

" " " 514

Nicol

Liste

M.M. 6

1705	Directeur de Soissons	M. M. 587 \$15
1706	" "	" 56
1707	" "	" 106
1708	" "	" 158
1709	" "	" 212
1710	" "	

Histoire

Le P. Edme Calabre, né dans le séminaire de Soissons le 13 juin 1710 âgé de 45 ans seulement, mais arrivé dès lors à la perfection sacerdotale et regardé dans tout le diocèse comme un homme vraiment apostolique pour ses rares talents, son zèle infatigable et son éminente piété.

Liste des Assemblées

1696	Verdun	act
1699	Soissons	seminaire
1702	"	"
1705	"	"
1708	"	"

M. M. 607, 3^e catalogue, N. 303 =

Edme Calabre, de Troyes, entré à Paris en 1682, prêtre, mort en 1710

M. M. 610 p. 97

Le Confesseur Edme Calabre a 17 ans, est de Troyes, fils de Gaspard Calabre, marchand et de Jacqueline Legrin, veuve le 21 Nov
a fait toutes ses études et un an de théologie.

300⁺ pour la substitution seulement.

Grosley

Ouvrages inédits
Les Grosley illustres

1812
art de Calabre

Le Père du Père Calabre était marchand de fer. Il avait repris la boutique de Nicolas Camus à qui son amour pour la lecture avait fait trop négliger ses affaires.

Né en 1665

Après avoir professé selon l'usage, il se donna aux missions de la campagne. Il prêcha aussi à Troyes avec succès. « Ses discours, sans préparation, étaient l'épanchement d'un cœur plein de Dieu. »

Il avait fait pour son usage une paraphrase sur la Miserere qui a été imprimée à Troyes après sa mort (Exact, mais a ne fut pas la 1^{re} édition).

Depuis on en a imprimé une autre sur les Psaumes 102 et 103.

À sa mort, il était supérieur du séminaire de Soissons depuis 15 ans. (Erreur complète. Le P. Calabre était directeur. Il ne fut jamais supérieur)

La chapelle de cette maison ayant été ruinée en 1756, le duc de Fitz-James, évêque de Soissons, fit transporter solennellement son cercueil dans la chapelle du collège appartenant aussi à l'Oratoire. Cette translation eut lieu le 13 juin 1756, jour anniversaire de sa mort. (Exact)

Grosley donne une relation de cette cérémonie. Le même évêque en fit part à la famille par une lettre rapportée aussi par Grosley.

Voit Moréri qui donne la généalogie de L de ses vœux enrichis dans la finance.

Il fut remplacé à Troyes par un vœux, du nom de Camusat, aussi de l'Oratoire (Voir l'article de ce Père)

Voit : le Dictionnaire de Moréri. —

II de Soissons. —

le dossier du Père Mathieu Cusson, de l'Oratoire, qui avait travaillé à une notice du P. Calabre.

Portrait

Cloyault

Portraits

Un portrait gravé par Gardien, 1711, d'après Lefebvre

" gravé par J. Ph. Lebas. Il y est dit que le P. Calabre est mort à 45 ans.

Cloyseault, Mémoires p. 351. 353

Le Père Edme Calabre

Était de Troyes en Champagne. On peut le regarder comme le modèle du saint et parfait Directeur de Séminaire. Dieu lui avait donné toutes les qualités requises pour cela, beaucoup d'esprit et de science, un talent merveilleux pour la prédication et pour les conférences, un grand zèle, une rare piété, une douceur et une ~~petite~~ prudence singulière. Il n'était en vue que la gloire de Dieu et le salut des âmes. Il était insensible et mort au monde et à toutes les affaires du monde. Il pratiquait des mortifications et des austérités incroyables; l'on ne doute point que ses pénitences excessives n'aient beaucoup abrégé sa vie et avancé sa récompense dans le ciel. Son oraison était continuelle. Il aimait les pauvres d'un amour de tendresse: il leur faisait de grandes aumônes: il se rendait pauvre et mendiant pour eux, n'ayant point de honte, après qu'il leur avait ~~tout~~ donné tout ce qu'il avait, de demander l'aumône lui-même pour les assister. Mais le principal objet de son zèle et de sa piété était les jeunes ecclésiastiques qui demeuraient dans le séminaire sous lui. On ne saurait exprimer les grands soins qu'il en avait, non seulement pour leur apprendre toutes les cérémonies de l'Eglise; mais principalement pour les établir dans une solide piété. Son zèle lui fournissait tous les jours de nouveaux moyens pour cela. Il a été estimé pendant sa vie et après sa mort comme un saint. Monsieur l'Evêque de Soissons a voulu qu'on mit son corps dans un cercueil de plomb par respect pour sa vertu. On a fait graver son portrait avec 8 vers qui expriment parfaitement son esprit. On a recueilli plusieurs mémoires pour composer sa vie et la donner au public. Il mourut au séminaire de Soissons le 13 juin 1710

Chandon et Delandine = Dictionnaire historique, Paris, Meunier et Desenne, 1821, T. V, p. 325

Edme Calabre, prêtre de l'Oratoire, savant et pieux, né à Troyes le 4 mai 1665, Directeur du séminaire de Soissons, mourut en 1710. On a de lui :

Paraphrase sur le Miserere

sermons souvent réimprimés.

Il remplit pendant les 15 dernières années de sa vie la place de Directeur du séminaire de Soissons et il est cité comme un modèle de tous ceux qui se consacrent à ces pénibles et honorables fonctions à cause du zèle et de la prudence qui l'ont distingué.

Charuel Viller = Dictionnaire de spiritualité, Paris, Beauchesne, 1937, fascicule VII, p. 16

Edme Calabre, né à Troyes le 4 mai 1665, est entré à l'Oratoire en 1682, où il fut ordonné prêtre en 1693. Envoyé à Soissons, il y fut pendant 15 ans « le modèle accompli d'un parfait Directeur de séminaire. » (Cloyssault-Vies, T. III, p. 284). Très zélé pour le relèvement du clergé, il faisait souvent des conférences aux prêtres, fondait pour eux des bibliothèques où il mettait les Instructions de S^t Charles pour les Confesseurs, et son Pastoral, Manuel et Méditations de Beuvelet, le Crédo clerical, le Petit Bona, le sacrificis missae, Pensées chrétiennes. Il fit imprimer les avis qu'il leur donnait sur des feuilles détachées, destinées à être affichées dans les sacristies et dans leurs chambres : ce qu'un prêtre doit faire tous les jours, toutes les semaines, tous les mois, tous les trois mois, tous les ans. Il faisait inscrire à différents endroits du séminaire des canons des conciles pour que les jeunes clercs pussent les savoir par cœur.

Très bien doué pour la parole, il donnait des missions à la campagne, aux soldats de la garnison ; il contribua à développer la société des adorateurs de J.C. expirant qui se réunissaient le vendredi à 3 heures pour se préparer à la mort, rédigea les Règles et un Acte d'acceptation de la mort. Il a laissé Homélie ou paraphrase du psaume L, Misere mei Deus... etc. en forme

d'instruction... suivi d'une pratique de piété pour adorer J.C. expirant, Paris, 1699, in 18°. C'est un délicieux petit volume qui a eu 31 éditions dont la dernière est de 1861. Il s'exprime toujours très bien : « L'homme est trop faible pour soutenir le poids d'une prospérité trop constante. » (p. 14)

" Ayons tout de choses à faire que nous n'ayons pas le temps de mal faire. " (p. 16)
Par sa supériorité même, il plane au dessus des discussions jansénistes et quietistes, il parle
très sagement du péché originel, de la grâce, de notre coopération. " la crainte sans la confiance
est pour un pécheur la cause d'une damnation assurée. " (p. 82)

Ignoré par le Travail et la pénitence, le P. Calabre est mort le 13 juin 1710 à 45 ans

Voir Cloyssault: Hist. G. III p. 283-341

Ingold; suppl. à l'essai de bibliographie.

(Auguste Molien, Del'Orat.)

Bicaïs = Notice de l'Oratoire de France

[Mss. D'Aix, G. II, p. 83
Copie de la Bib. Nle G. III, p. 40.]

Edme Calabre, à qui la ville de Troyes s'honore d'avoir donné le jour, vint au monde le 4 mai 1664, si bien
favorisé des dons de la nature qu'en commençant à bégayer, il parut un petit prodige. Ses parents, charmés de ses heureuses
dispositions l'envoyèrent de bonne heure au collège, où il fit ses études avec tant de facilité et de succès qu'à 17 ans il
soutint des thèses de théologie avec un éclat qui le combla de gloire et fit concevoir les plus grandes espérances. On pourait
augurer avec d'autant plus de confiance qu'il serait un jour un sujet de mérite qu'il avait tout ce qu'il faut pour le devenir: de
grands talents, une belle âme, un cœur bon, une piété solide, une sagesse prématurée, beaucoup d'honneur pour le vice et qu'il
joignait à tous ces avantages un amour tendre pour ses parents, un grand respect pour ses maîtres et une exactitude parfaite à
tous ses devoirs. La réunion de tant de qualités formait un trésor précieux qui demandait beaucoup de vigilance et de précautions
de la part de celui qui le possédait. Ce fut pour être moins exposé aux dangers de le perdre que le jeune Calabre prit le parti de la retraite
en se retirant dans la Congrégation de l'Oratoire dans laquelle on le reçut à Paris le 21 Nov. 1682.

Autant il s'était distingué dans ses classes parmi ses condisciples, autant il se distingua parmi les jeunes confrères qui étaient
à l'institution avec lui; et, comme il trouva dans cette maison de vrais modèles de la piété ecclésiastique, celle qu'il y avait apportée s'y
perfectionna jusqu'à pouvoir être bientôt proposée elle-même pour modèle. Envoyé à Lammur, après son temps de probation, pour
continuer sa théologie, il se montra pendant les deux ans qu'il y resta, tel qu'il avait toujours été depuis son enfance; mais, ô
faiblesse! ô inconstance de l'homme! les premiers pas qu'il fit dans les collèges, furent funestes à sa ferveur. Ayant été chargé d'aller
enseigner les humanités à Beaune et trouvant que cet emploi, fort au-dessous de ses forces, n'exigeait pas beaucoup de préparation,
et qu'à la faveur d'une mémoire heureuse et de sa grande facilité, il pourrait briller sans qu'il lui en coûtât beaucoup, il négligea
entièrement la lecture de l'écriture sainte et les autres études dont il s'était occupé si utilement jusqu'alors; se contentant de
nourrir son esprit de la lecture des poètes, des livres classiques et de plusieurs autres ouvrages qui flattaient plus son goût; ce qui le
jeta insensiblement dans la tiédeur et lui donna du dégoût pour la prière. des exercices de piété lui paraissant un trop long

ou trop dissipés, il s'en dispensa autant qu'il le put; la retraite et le silence lui devinrent désormais insupportables. Tout son plaisir était de se répandre dans les sociétés de la ville dont il faisait les délices par son enjouement et les charmes de sa conversation. On content de perdre son temps dans la maison, il se plaisait à le faire perdre à ceux de ses confrères qui paraissaient le plus attachés à leur devoir. Lorsque quelque exercice de collège l'obligeait de se gêner un peu plus, il aimait mieux travailler en secret pendant la nuit que de prendre la moindre chose sur ses amusements du jour, étant bien aise

l'ailleurs de laisser croire, comme il l'a avoué depuis, que ses pièces qu'on goûtait beaucoup, lui coûtaient peu de peine.

Le Père de la Noue, supérieur du collège de Beaune, vivement affecté de la conduite que tenait le P. Calabre, lui donna les avis les plus capables de le faire rentrer en lui-même; mais tout ce qu'il fut dire, quoique présenté avec beaucoup de douceur et de ménagement, ne produisit pas le moindre effet. Voyant donc qu'il n'y avait rien à espérer d'un homme qui joignait l'indocilité à une dissipation outrée et qu'en le laissant plus longtemps dans leur collège, il n'y avait pas à douter que son exemple ne nuisît de plus en plus aux autres religieux, il le laissa aller chez lui, dès que la fin des classes fut venue et ne manqua pas de dire à ses parents tout ce qui se passait à son sujet afin de les engager à le retenir auprès d'eux.

Le P. Calabre allait donc être perdu pour la Congrégation, si ce qui avait été mandé à sa famille eût été exécuté au pied de la lettre et quelle perte que celle d'un sujet qui lui a fait ensuite tant d'honneur! Heureusement un respectable prêtre de l'Oratoire de Troyes, dont il était revenu, lui fit, durant le cours des vacances, des reproches auxquels il parut plus sensible qu'à ceux qui lui avaient été faits à Beaune. Ces reproches, dictés par la tendresse, furent suivis des avis les plus sages. Le novice, convaincu qu'on lui parlait ainsi, son oncle ne cherchait que son bien, rougit de s'être écarté de ses devoirs et promit de se conduire à l'avenir de manière à ne plus donner lieu à de nouvelles plaintes. Ayant égard au repentir et aux promesses d'un jeune homme dont les talents et la sagesse avaient fait, avant cette éclipse, l'admiration de toutes les personnes qui l'avaient connu, on lui donna de l'emploi au collège de Vendôme, où il ne tint pas d'abord parole; mais un pieux prêtre de la maison, qu'on lui avait donné pour mentor, travailla avec tant de charité à le ramener à son devoir qu'il y réussit en partie et quelque temps après, Dieu se servit d'un de ses écoliers pour faire le reste.

Voici le fait, tel à peu près qu'il est rapporté dans les mémoires du P. Choyssault: le P. Calabre apprenant qu'un de ses écoliers était tombé malade, alla lui faire une visite et s'étant approché de son lit pour lui demander des nouvelles de son état et lui dire quelques paroles de consolation, et enfant, sans rien dire, le regarda fixement et s'écria ensuite de toutes ses forces: «Qu'est-ce que je vois? je vois un diable!» Ces paroles furent un coup de tonnerre pour le religieux et, comme si des écailles lui étaient tombées des yeux, tout le relâchement de sa vie passée se présenta à son esprit et il lui sembla voir son âme couverte d'une laidure affreuse. Il quitta aussitôt la maison du jeune malade, se retira en silence à l'Oratoire et étant entré dans sa chambre, il se prosterna le visage contre terre, gémissant, soupirant pendant un long espace de temps. La grâce qui opérait dans son cœur durant ce douloureux moment, le changea tellement que depuis il se condamna à des austérités et des mortifications si effroyables que le seul vint à de quoi s'occuper. Il ne couchait plus que sur les carreaux, passant une partie de la nuit à prier et à pleurer, et le peu de temps qu'il donnait au sommeil, était encore

interrompu par ses disciplines. Il allait fréquemment se prosterner devant le saint sacrement. Il portait des cilices, il se privait d'une bonne partie des aliments ordinaires, ne mangeant presque du pain, jeûnant rigoureusement quelques jours de la semaine et s'abstenant quelquefois d'autres viandes de toute espèce de boisson. Il ne se chauffait jamais, quelque temps qu'il fût et ne portait que des habits fort simples et fort légers en toute saison. Il gardait un profond silence, ne parlant que par nécessité. Il était continuellement occupé de la mort et des jugements de Dieu. En un mot, jamais homme secul n'a été plus ingénieux pour donner à son corps tous ses aises et ses plaisirs que ce nouveau pénitent le fut pour trouver des moyens d'affliger le sien et de le faire souffrir sans relâche.

La santé la plus robuste eût résisté difficilement à un pareil genre de vie; celle du P. Calabre s'en trouva bientôt altérée. Ses supérieurs s'apercevant qu'il déperissait à vue d'œil, voulurent l'engager à modérer son zèle; mais ce fut en vain. Les privations et les pénitences lui étaient devenues si chères, qu'à peine, pour obéir au conseil donné autrefois par S. Paul à son disciple Crinothée, consentit-il à user d'un peu de vin à cause de la faiblesse de son estomac et à manger de la viande.

En se traitant avec cette dureté, il était bien éloigné de prétendre au service des autels. Animé du même esprit que le publicain de l'Évangile, il se serait exclu toute sa vie du sanctuaire, s'il n'avait consulté quelques raisons qui l'en faisaient juger indigne. Mais, comme en entrant dans ses vœux, s'il aurait été privé l'Église d'un excellent ministre, on le poussa malgré son opposition aux saints ordres et il se vit obligé de céder par obéissance. Que de larmes ne répondit-il pas? que de ferventes prières n'adressa-t-il pas au Seigneur? avant son ordination pour attirer sur lui la grâce du saint Esprit? quel détachement! quel surcroît de ferveur ne fit-il pas paraître après avoir reçu l'imposition des mains? En voyant son recueillement et sa dévotion extraordinaire, le jour qu'il dit la première messe, on eût dit que c'était un ange qui était à l'autel. Depuis ce temps, ce fut un homme tout transformé en J. C. qui tenait plus au ciel qu'à la terre. Il se dévoua de tout ce qui aurait pu partager son cœur et afin de n'avoir d'attaché à aucune créature, il donna tout son argent aux pauvres. Il vendit même une partie de ses livres et brûla ceux dont il croyait la lecture dangereuse ou trop profane; il jeta aussi au feu les pièces d'éloquence et de poésie qui lui avaient attiré des applaudissements, afin qu'il n'en fût plus fait mention.

Outre ses devoirs ordinaires, dont il s'acquittait avec tout le zèle possible, il s'était chargé des propositions qu'on était en usage de faire dans les maisons de l'Oratoire après la conversation du matin et du soir, sur l'écriture sainte et les cas de conscience. Les questions qui en faisaient la matière, rigoureuses et présentées par un homme dont la capacité était connue et qui n'agissait que par religion, étaient traitées avec beaucoup de clarté, d'exactitude, de précision, de lumière et toujours appuyées sur les meilleures autorités. Après avoir enseigné les humanités et la rhétorique au collège de Vendôme, le P. Calabre demanda lui-même d'y faire une préfecture de jésuites, afin, disait-il, de pouvoir mieux réparer le mal qu'il avait fait dans cette maison. On le lui accorda et il serait à souhaiter que tous ceux qui sont chargés d'une œuvre aussi délicate et si importante se donnassent autant de soin que lui pour conserver la pureté des mœurs dans leurs élèves et les former à la piété. Mais, tandis que ce pieux prêtre cultivait avec bénédiction ces jeunes plantes confiées à sa vigilance, ses supérieurs crurent rendre service au diocèse de

soissons en lui faisant expédier un ordre pour aller faire la direction du séminaire de cette ville. Placé en 1696 à la tête d'une œuvre aussi précieuse à l'Eglise et devenue par état le modèle des ecclésiastiques qu'il avait à conduire, il n'eut pas besoin d'emprunter un personnage étranger pour leur tracer dans ses exemples ce qu'ils avaient à faire. Sa vie était pour eux une règle aussi constante que sûre; il pouvait à toute occasion leur adresser ces belles paroles que notre divin Maître adressa autrefois à ses disciples: «Exemplum dedit vobis, ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis.» C'est se regardant que comme le premier d'entre eux, il ne leur faisait sentir sa primauté que par beaucoup d'égards, de soins, de tendresse; ce qui ne l'empêchait pas dans l'occasion de montrer toute la fermeté qu'il fallait pour faire observer l'ordre et la discipline. Rempli comme il l'était, de l'esprit sacerdotal, il sut imprimer dans le cœur de ces jeunes ministres le respect et la vénération qu'ils devaient avoir pour l'état saint auquel ils aspiraient et les conférences lumineuses qu'il leur faisait, jointes à ses exemples, les rendaient plus dociles et plus réguliers que tout ce qu'on leur avait appris jusqu'alors dans les écoles. Son caractère distinctif a été de former J. C. dans leur cœur et de leur inspirer le goût précieux de la vérité; talent d'autant plus estimable qu'il est moins commun.

Plein d'ardeur pour tout ce qui pouvait contribuer à la gloire de Dieu, il aurait sacrifié mille fois sa vie pour empêcher qu'il ne fût offensé et lui donner des adorateurs dignes de lui. Avec quel zèle et quelle dignité ne lui a-t-on pas vu annoncer la parole de l'Evangile à la campagne et à la ville? Les dimanches et les fêtes il allait faire des instructions, des catéchismes, des conférences dans les paroisses voisines, le matin dans l'une, le soir dans une autre; et si, dans son chemin il rencontrait des voyageurs ou des familles, il les instruisait de la religion. Combien de fois n'a-t-il pas fait rebondir les chaires de soissons de ces vérités fondroyantes, capables d'attirer les pécheurs les plus endurcis? frappés de la force et de l'éloquence de ses paroles, ceux qui l'entendaient, étaient obligés d'avouer qu'ils n'avaient jamais ouï parler de Dieu comme et comme en parlait. On le comparait aux Paul et aux Chrysostôme et on ne sortait jamais de ses sermons sans être fier et mécontent de soi-même et disposé à reformer sa conduite. Cependant sa manière de prêcher était simple et naturelle, mais noble et élevée. Son style plus énergique qu'élegant; non qu'il ne pût réunir ces deux qualités; mais il eût ou renoncé à la sainteté de la parole qu'il annonçait, s'il s'était conformé à la méthode de bien d'autres orateurs: «Pourquoi, disait-il un jour à un de ses amis, pourquoi tant s'arrêter à plaire aux oreilles? Un Dieu, continuait-il, que ne sommes-nous d'accord ensemble? que ne marchons-nous sur les traces de nos pères? Héritiers de leur nom, pourquoi n'imitons-nous pas leur simplicité? Encore un coup, si nous voulions, nous reformerions la chaire; mais nous nous prêchons nous-mêmes et J. C. demeure dans l'oubli!» Le P. Calabre préférait le P. Lejeune aux autres prédicateurs et tous ses discours étaient composés de ceux de ce grand homme.

Les fruits qu'il faisait à soissons portèrent le P. de la Cour à le faire venir à Paris pour y prêcher la dominicale dans l'église de l'Oratoire, pendant les vacances du séminaire de l'an 16.... L'humble ministre de l'Evangile s'en excusa d'abord; mais, pressé de nouveau, il se rendit aux vœux de son général et il édifia autant la maison de St-Honoré par sa régularité, sa modestie, sa piété qu'il charma tous ceux qui eurent le plaisir de l'entendre en chaire. S'apercevant que son auditoire était fort suivi, il écrivit à un de ses confrères qu'il honorait comme son directeur: «Je vous supplie de redoubler vos prières pour moi afin que je ne me perde pas dans l'éclat. Tout le ministère de la prédication est accompagné d'écarts; lui ayant été rapporté ensuite qu'on parlait beaucoup de lui, à Paris et qu'on le trouvait partout comme un saint et un orateur extraordinaire, il ne put apprendre ces éloges qu'on lui donnait sans trembler pour sa vertu et de peur que le monde ne vint à s'emparer de son esprit, il partit sans prendre congé de personne et s'en retourna promptement à Soissons, bien résolu à ne plus s'exposer à une pareille tentation; belle leçon pour les prédicateurs qui mettent leur esprit à la torture pour composer de beaux discours sur la pratique de l'humilité et le danger de la fausse gloire, n'en font aucun usage pour eux-mêmes et se condamneraient à ne monter jamais en chaire, s'ils n'espéraient pas de se faire un nom dans la carrière de l'éloquence.

Le P. Calabre fut content de s'être éloigné de la capitale, reprit avec un nouveau zèle ses exercices ordinaires et s'il n'avait été convaincu que l'emploi le plus utile à l'Eglise et de lui former de bons ministres dans un séminaire, il aurait passé toute sa vie à faire des missions dans les paroisses de la campagne ou des petites villes. Il y assistait aussi souvent que ses occupations le lui permettaient. Il en fit une entre autres à Jouarre dans la Brie, où il convertit une infinité de personnes et il remédia en même temps à plusieurs résolutions qui régneraient dans ce bourg. Quand on lui disait sur cela qu'il travaillait trop: «Hélas! répondait-il, combien n'a-t-on pas vu d'hérétiques qui prêchaient jusqu'à 3 ou 4 fois pour perdre les âmes? Si il paraissait autant jaloux et empressé d'annoncer la parole sainte, c'est qu'il avait prêché très peu de sermons que Dieu n'eût bien fait la conversion de quelques-uns de ses auditeurs, lesquels étaient venus ensuite se mettre sous sa direction. C'est là qu'il achevait ce que ses paroles n'avaient fait qu'ébaucher; il y parlait aux pénitents avec tant de charité et une telle force qu'il les obligeait de répandre des larmes à ses pieds. Partout embrasé de l'amour divin, il ramenait les pusillanimes; il relevait ceux qui étaient tombés; il guérissait les infirmes et rendait la vie à ceux à qui le péché avait fermé la mort.

Son zèle était universel. Des prêtres, les jeunes ecclésiastiques, les religieux, les écoliers, les riches, les pauvres, les prisonniers et les malades en étaient tous à tout l'objet. Il pourvoyait aux besoins spirituels et temporels de ces différents états par des retraites, des conférences, des catéchismes, des visites charitables et des aumônes abondantes. C'est lui qui a donné lieu au

petit séminaire
fortune q
ecclésiastique
= ment est
verser dans
rebut de
jusqu'à 3 ou 4
disposait
Son père et
consolation
des richesses
l'un et l'autre
penser à lui
chose qu'il
cette œuvre de
On trou
partage et le
vint, devint
fidèles, le
apprenant sur
qu'avec ord
Contre
Des austérités
De soissons,
lève la com
Il appela à
servir sous
le silence pen
qui était ind
et humiliati
répondait q
Avec e
une flexion
édifiante au
mais arrive
vraiment a
Son
reconstruit
ou jardin j
répondait si
permission
lui-même
de venir re
rappeaient
la parole de
les campagnes
pour de sages
la pénitence
la foi sur J.
Peu de
occasion d'y
Vel son fils
et homme q

1696 à
induire,
Sa vie
livres d'histoire
ardant
resse; ce
plaine.
vénération
exemples,
étrange
qu'il
empêcher
ce la
es, les
des
de ces
qui
imparait
anner sa
nt; non
éthode de
admirer-t-il,
s'imposons
sont. mêmes
ont
l'église
mais,
indolence,
viri, il
je me
arrait
s'écouler
couge de
ur les
la fausse
per de
il n'avait
assé toute
érations
es et il
vaillait
mes?
e Dieu
n. C'est la
force
levait coup
raisonniers
ats par
lien au

petit séminaire établi à Soissons sous l'épiscopat de M. de Sillery pour l'entretien gratuit des jeunes gens dépourvus de fortune qui se destinaient à la cléricature. Il fonda dans la même maison une bibliothèque pour l'usage des pauvres

ecclésiastiques du diocèse. Il en établit une autre pour les écoliers du collège de la même ville et c'est par ses soins qu'un pareil établisse-
ment eut aussi lieu au collège de Troyes. La charité dont on savait qu'il était embrasé, engageait les personnes riches à venir verser dans ses mains le reliquat de sa famille jusqu'à 5 ou 6 mille livres. Son amour pour les indigents l'accompagna jusqu'au tombeau. Quelques jours avant sa mort, il disposa en leur faveur de son argent, de son linge et de tout ce qu'il avait, ne se réservant rien afin de n'être attaché à rien. Son père et sa mère, qui bénaient tous les jours le Seigneur de leur avoir donné un fils qui leur causait tant de consolation, auraient partagé volontiers avec lui leur fortune; mais, plus touché du bonheur qu'il attendait dans le ciel, que des richesses de la terre, il se contentait d'un modique revenu dont il ne se servait presque point pour lui-même et les exhortait l'un et l'autre, quand il allait les voir pendant les vacances, à faire de leurs biens le plus d'aumônes qu'ils pourraient et à ne point penser à lui en amasser, parce que, disait-il, il avait plus de 70 maisons en France où il ne manquerait jamais de rien. La seule chose qu'il leur demandait, c'était, s'il mourait avant eux, de délivrer un prisonnier pour l'église, afin qu'en considération de cette œuvre de miséricorde, Dieu voulût lui faire miséricorde à lui-même; ce qu'ils exécutèrent fidèlement.

On trouvait dans le P. Calabre une âme élevée au-dessus de toutes les choses visibles. La sainte folie de la croix fut son partage et l'homme Dieu qui l'a sanctifié par sa mort et à qui il a désiré procurer pour toujours des adorateurs en esprit et en vérité, devint l'unique objet de son ambition. Le désir que ce saint père avait d'inspirer les mêmes sentiments à tous les fidèles, le porta à établir en 1706 dans l'église du séminaire de Soissons une pieuse et dévote société d'adorateurs de J.C. espérant sur la croix pour la rédemption du monde. Il dressa des règles et des prières pour cette société et afin de ne rien faire qu'avec ordre, il la fit autoriser par le Pape Clément XI qui lui accorda de grandes indulgences par sa bulle du 22 août 1706.

Continuellement occupé des fautes de sa jeunesse, et se servant de zèle pénitent travaillait chaque jour à les expier par des austerités excessives qui l'avaient mis dans un état de souffrance habituelle qui dura le reste de ses jours. M. de Sillery, évêque de Soissons, instruit de la manière dont il se traitait, alla un jour le visiter et étant entré dans sa chambre sans être annoncé, il leva la couverture de son lit et il trouva qu'il n'avait qu'une grosse pierre pour chevet et une paillasse fort dure pour couche. Il appela à l'instant son domestique, fit ôter la pierre et apporté un matelas avec un chevet, ordonnant au malade de s'en servir sous peine de rébellion. Ce fut pour le P. Calabre une confusion extrême de se voir ainsi découvert. Il demeura dans le silence pendant tout ce temps et après que le prélat fut sorti, il se mit à pleurer sur son pieu Dieu, se regardant comme un réprobé qui était indigne de faire pénitence; répétant plusieurs fois avec abondance de larmes ces paroles du prophète - roi : « *Ecce contritus et humiliatus, Deus non despicies... Ne proicias me a facie tua.* » Quand on lui disait qu'il avait besoin de se conserver, il répondait qu'il avait encore plus besoin de se convertir et de faire pénitence.

Aux diverses infirmités qu'il s'était procurées par le régime dur et austère qu'il observait depuis longtemps, se joignit enfin une flexion de poitrine qui l'emporta dans peu de jours, après avoir satisfait de la manière la plus touchante et la plus édifiante aux devoirs de la religion. Il mourut dans le séminaire de Soissons le 13 juin 1710, âgé seulement de 45 ans, mais arrivé très tard, dit le Néologe, à la perfection sacerdotale et regardé dans tout le diocèse comme un homme vraiment apostolique, pour ses rares talents, son zèle infatigable et son éminente piété.

Son corps fut mis par ordre de M. de Sillery dans un cercueil de plomb et enterré dans l'église du séminaire, d'où la reconstruction du maître-autel porta les nouveaux vicaires supérieurs à l'ordonner pour le placer dans une espèce de cour ou jardin joignant l'église; mais les prêtres de l'Oratoire, souffrant de voir le corps de leur illustre confrère dans un lieu qui rapportait si peu à la réputation de sainteté dont il jouissait généralement à Soissons, obtinrent en 1756 de M. Fitz-James la permission de le transférer dans l'église de leur collège. Cette translation se fit le 13 juin avec beaucoup de solennité. Le prélat lui-même honora la cérémonie de sa présence et tous les habitants de la ville et des lieux circonvoisins se firent un devoir de venir rendre hommage à la mémoire d'un prêtre qui avait rempli tout le diocèse de l'éclat de ses vertus. Les uns rappelaient son zèle éclairé à former de dignes ministres des autels; d'autres le représentaient dans la chaire de vérité, annonçant la parole de Dieu avec autant de force que de dignité; quelques uns louaient la sainte ardeur qui lui faisait parcourir les campagnes pour instruire et secourir les pauvres. Plusieurs croyaient encore le voir dans le Tribunal de la pénitence arracher par de sages conseils et par ses prières les âmes à l'empire du démon. Presque tous se le représentaient comme une victime de la pénitence, prosterné et pour ainsi dire anéanti aux pieds de la croix, ramenant toute sa reconnaissance et fixant les yeux de la foi sur J.C. expirant.

Peu de temps après que le P. Calabre eut payé le tribut à la nature, son père, dans un voyage qu'il avait fait à Paris, eut occasion de voir M. de Sillery, évêque de Soissons, qui lui dit qu'il était bien heureux d'être le père d'un saint; qu'il estimait tel son fils et qu'il souhaiterait bien de lui ressembler. M. de Charvigny, évêque de Troyes, qui avait vu de quelle manière cet homme apostolique travaillait à la vigne du Seigneur, lorsqu'il venait passer les vacances dans sa famille, n'avait rien oublié pour

le retenir; et quand ce prélat eut appris sa mort, il rendit le plus glorieux témoignage à sa piété et à son zèle.

Le public ayant souhaité d'avoir le portrait du P. Calabre, on le fit graver en grand et en petit format et les copies qu'on en tira, quelque nombreuses qu'elles fussent, suffirent à peine pour satisfaire l'empressement de ceux qui en demandaient. Une personne, qui connaissait bien ce saint prêtre, a saisi parfaitement son caractère dans les vers suivants:

Imiter de Saint Paul le zèle et l'éloquence,
Vivre pour Jésus seul, lui gagner tous les cœurs,
Former pour son troupeau de vigilants pasteurs,
Ajouter au travail une âpre pénitence,
Soulager l'indigent, veiller, lire et prier,
De toutes les vertus nous fournir des exemples
Ces traits et ceux que tu contemples
Se le retracent tout entiers.

Ces vers, comme on le voit, avaient été faits pour être mis au bas du portrait du P. Calabre; mais on a jugé plus à propos d'y mettre ces paroles de S^t Paul: in veritate, in spiritu sancto, in charitate non ficta, in verbo veritatis, in virtute Dei.

(2 Cor. VI. 6)

Le P. Calabre est auteur d'une excellente

Paraphrase ou homélie du Psaume Miserere mei Deus. Elle parut pour la première fois en 1716 en un petit vol. in 16, dont on a donné depuis plusieurs autres éditions. On y a joint les Règles de la Société de J. C. expirant que ce pieux prêtre avait instituée pour remplir les fidèles des sentiments de piété dont il était pénétré.

Sa paraphrase a été traduite en espagnol la même année par le Père Jean Desserrres, prêtre de l'Oratoire, supérieur de la maison de Madrid, lequel on fit port alors au public et on donna une deuxième édition en 1733.

On connaît encore de lui 2 ouvrages manuscrits:

(1) Des Maximes ecclésiastiques et des lois qu'il donnait aux jeunes curés du diocèse de Soissons, où l'on aperçoit aisément combien l'orateur était rempli de l'esprit ecclésiastique et des règles les plus saintes des conciles et des Pères.

(2) Des Paraphrases d'une bonne partie des Psaumes écrites dans le même goût que celle du Miserere, lesquelles ont été longtemps entre les mains du Père de la Valette qui s'en est servi, dit-on, avec succès dans les conférences qu'il faisait à l'Institut de Paris.

Adry = Bibliothèque des écrivains de l'Oratoire = (Bibl. N^{le} fonds fr. 25682) B. II. p 13 =

Edme Calabre, de Broges, mort à Soissons le 13 juin 1710 en fleur de sainteté.

Âgé de 17 ans, né à Broges, fils de Gaspard Calabre, marchand et de Jacqueline Legris, reçu le 29 Nov. 1682.
Voyez les Mss. de l'Institut.

Ouvrages:

(1) Homélie ou paraphrase du Psaume 50. Miserere, composée par le P. Edme Calabre, prêtre de l'Oratoire
Paris, Vitte, 1713 in 16 — Broges 1711, in 12

(2) Règles à observer dans la société des Adorateurs de J. C. expirant. in 12.

Effronery = Dictionnaire =

Edme Calabre entra fort jeune dans la congrégation de l'Oratoire, où il enseigna les humanités avec les plus grands succès. Ses supérieurs l'ayant envoyé à Soissons en qualité de directeur du séminaire, il y travailla pendant 15 ans avec un zèle et une ardeur infatigables. Il est auteur d'une paraphrase sur le Psaume 50, dont il y a eu un nombre prodigieux d'éditions. La dernière est de 1748 chez Heuriant, rue St-Jacques. On y a joint les règles de la Société de J. C. expirant. Le P. Calabre avait institué cette association pour tâcher d'inspirer aux fidèles les sentiments de piété et de ferveur dont lui-même était pénétré. Il mourut en 1710, le 13 de juin âgé de 45 ans.

Le P. Calabre était originaire de Broges en Champagne, d'une famille ancienne qui a possédé de temps immémorial les principaux offices municipaux de cette ville. Son aïeul est qualifié dans un acte de 1609 de noble Claude Calabre, homme d'armes d'ordonnance du Roi et gendarme de la Compagnie du Duc de Mayenne.

Il épousa Marie Edmonde Baillot, dont il eut Edme Calabre, bailli de Chassenai. Celui-ci fut marié à Magdelaine Cornuât, dont il eut neuf enfants, entre autres Gaspard Calabre qui fut juge - consul de la ville de Troyes. Il épousa Jaquette Le Grin et c'est de ce mariage que naquit Edme Calabre qui a donné lieu à cet article. Il eut plusieurs frères dont un appelé Nicolas Calabre fut maire de Troyes. Celui-ci épousa, en 1697, Marie Rose Matagnin dont il eut 1° Pierre Calabre, écuyer, conseiller, secrétaire du roi, maïson, couronne de France et de ses finances, qui a des enfants. — 2° Claude Edme Calabre, non marié.

1 Noble Claude Calabre
homme d'armes d'ordonnance du Roi
et
Marie Edmonde Baillot
|

2 Edme Calabre
bailli de Chassenai
et
Magdelaine Cornuât
9 enfants :
|

3 Gaspard Calabre
juge consul de Troyes
et
Jaquette Le Grin
|

4 Edme Calabre Nicolas Calabre
mênie de l'Oratoire écuyer
conseiller du roi
maire de Troyes
et
Marie Rose Matagnin
|

5 Pierre Calabre Claude Edme Calabre
écuyer non marié
secrétaire du Roi
|

6 Neuf enfants

Dictionnaire de Boissons =

Ce dictionnaire dit qu'il mourut à 41 ans et que le Pape autorisa la société de J.C. expirant par une bulle datée du 12 août 1706. Le corps du P. Calabre a été transporté avec la permission de M. de Fitz-James, le 13 juin 1756, du séminaire dans l'église du collège. La réputation de sa sainteté attira un grand concours de peuple à cette auguste cérémonie, qui donna lieu à s'entretenir de ses vertus. Les uns rappelaient son zèle éclairé à former de dignes ministres des autels; d'autres le représentaient dans la chaire de vérité, annonçant la parole de Dieu avec autant de force que de dignité. Quelques-uns louaient la sainte ardeur qui lui faisait parcourir les campagnes pour instruire et secourir les pauvres. D'autres croyaient encore le voir dans le tribunal de la pénitence arracher et jet de sages conseils et par ses prières les âmes de l'enfer du démon. Presque tous se le représentaient comme une victime de pénitence, prosterné et pour ainsi dire anéanti au pied de la croix, ramenant toute sa reconnaissance et fixant ses yeux de la foi sur J.C. expirant. — Une ferveur solide consacrait les qualités de son esprit et de son cœur, à de grands talents il joignait un air de simplicité qui lui donnait malgré lui un nouvel éclat et une humilité profonde qui lui faisait craindre les moindres applaudissements. Quelqu'un lui ayant fait compliment sur un discours qu'il venait de prononcer : « le diable, répondit-il m'en a dit autant. » (Voient, cette réponse est de Massillon à M. de Bretonville) Devenu directeur du séminaire de Boissons, il s'appliqua pendant 15 ans, à former J.C. dans le cœur des ecclésiastiques et à leur faire puiser dans les sources les plus pures l'esprit du sacerdoce. Les regrets que 46 ans n'ont pu étouffer, le regret que conserve pour sa mémoire un diocèse auquel il se consacra tout entier, la grande idée qu'en a un jésuite (Fitz-James) qui connaît si bien le mérite et la vertu, font un éloge

bien éloquent de ce saint prêtre.

Bonardi = Bibliothèque des écrivains de l'Oratoire, M. de 1722, p. 159 =

Le Père Edme Calabre était de la ville de Troyes.

Il est mort à Poissons en odeur de sainteté en 1710.

Le Père Cusson travaille à sa vie

Nous avons de lui une Paraphrase sur le Miserere qui est pleine d'onction, imprimée chez Vitte à Paris.

une autre Paraphrase sur les Psaumes 102 et 103, imprimée à Troyes par ordre de l'évêque,

M. de Chavigny.

Voyez les lettres que M. Dugue lui a adressées dans le Recueil mss qu'on en a.

Il y en a une fort longue et très belle d'ce Père dans le 2^e volume des lettres imprimées de l'abbé Dugue qu'il avait consulté.

Edmundus (Mabre)

Acordo. nat. homini. fela

15R

153

N³

Né à Troyes en 1669. Mort au séminaire de Coutances, en odeur de sainteté, le 13 juin 1710, âgé selon l'un de 41, selon l'autre de 45 ans,
alors il serait né en 1665. Son corps a été transféré du séminaire au collège de l'Oratoire de cette ville le 13 juin 1756, sous M.^r de Fitz-James, Ev.^e

— *Don Calabre* . —